2

NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

LES

QUATRE SEMBLABLES.

COMEDIE

En Vers, & en trois Actes.

Par M. DOMINIQUE.

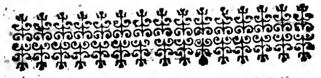
Représentée pour la premiere fois par les Comediens Italiens ordinaires du Roi, le 5. Mars 1733.





A PARIS,
Chez BRIASSON, ruë saint Jacques; à la Science.

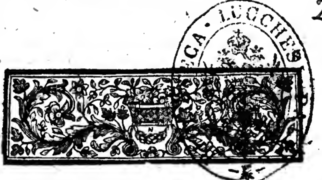
M. DCC. XXXIII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.



ACTEURS.

CHRISANTE.
HORTENSE, Fille de Chrisante.
LISETTE, Suivante d'Hortense.
FABRICE.
I. LELIO, } Fils de Fabrice.
II. LELIO, }
I. ARLEQUIN, valet du I. Lelio.
II. ARLEQUIN, valet du II. Lelio.
LEANDRE.
LEONORE, Sœur de Leandre.
SCAPIN, Aubergiste.
Plusieurs Garçons de Cabaret.
Plusieurs Archers.

La Scene est à Naples au coin d'une ruë, d'où l'on apperçoit une fenêtre de la Prison.



LES QUATRE SEMBLABLES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CHRISANTE, HORTENSE, LISETTE.

CHRISANTE.



D'Où naît, ma chere enfant, cette sombre tristesse ?
Tu ne fais que rêver, tu soupires sans cesse.
A ton âge doit-on se livrer à l'ennui ?
Ce n'est point là l'emploi des filles d'aujourd'hui.
A prévenir tes vœux, tu sçais que je m'aplique;
Cependant je te vois triste, melancolique,
Tu t'obstines toujours à garder la maison,
De cette inquiétude aprends-moi la raison.

HORTENSE *foupirant.*

Hélas!

CHRISANTE.

Nous y voilà, tu foupires encore,
Pourquoi?

LISETTE.

Vous l'ignorez!

CHRISANTE.

Oui vraiment je l'ignore.

LISETTE.

L'efprit bouché!

CHRISANTE.

Cela ne doit pas t'étonner,
Je n'ai pas le talent de fçavoir deviner.

LISETTE.

Et moi je vous croïois bien plus d'intelligence.
J'ai moins d'âge que vous, & moins d'experience,
Cependant je connois la caufe de fon mal.

CHRISANTE.

Pourtant je n'y puis rien comprendre.

LISETTE *à part.*

L'animal!

HORTENSE.

Lifette ne dis rien, tu vas fâcher mon pere.

LISETTE.

Que m'importe? duffais-je exciter fa colere
Je prétends lui parler, & foulager mon cœur.
Lorfque vous la voyez de fi mauvaife humeur,
Diftraite, folitaire, inquiete, agitée,
Vous demandez le mal dont elle eft tourmentée!

CHRISANTE.

Sans doute ; & plus j'en veux pénetrer le ſujet
Et moins de ſes ennuis je découvre l'objet.

HORTENSE.

Quelle conception ! tu perds ton tems Liſette.

LISETTE.

Patience.

CHRISANTE.

Faut-il lui faire quelque emplette
D'habits, ou de rubans ? elle n'a qu'à parler,
J'y cours tout de ce pas.

LISETTE *l'arrêtant.*

Où voulez-vous aller ?
Ne vous preſſez pas tant.

HORTENSE.

Tu vois ce qu'il propoſe ;
Que je ſuis malheureuſe !

LISETTE.

Il lui faut autre choſe,

CHRISANTE.

Quelque livre nouveau, peut-être....

LISETTE.

Point du tout,
La lecture n'eſt pas ce qui flate ſon goût.

CHRISANTE.

Oh ! je ſçais ce que c'eſt, ſa toilette eſt meſquine,
Va, je l'enrichirai.

HORTENSE.

Tu vois comme il devine.

LISETTE.

Elle n'a pas besoin de toilette, d'habits;
De livres, de rubans....

CHRISANTE.

Quelque bague de prix
La rendroit, j'en suis sûr, plus gaye, & plus contente;
Ma fille j'aurai soin de remplir ton attente,
Tu seras satisfaite, & je te suis garant....

HORTENSE *en riant.*

Que mon pere a d'esprit! & qu'il est pénetrant!

CHRISANTE.

Lisette, pour le coup je suis au fait.

LISETTE.

J'enrage!
Quoi! Monsieur, se peut-il qu'un homme de votre âge
Ait si peu de lumiere, & si peu de bon sens,
Qu'il ne connoisse rien à ses besoins pressans?

CHRISANTE.

Non.

LISETTE.

Quoi vous n'êtes pas encore assez habile;
Pour sçavoir ce que veut une fille nubile?

CHRISANTE.

Je n'entens point ce terme, il est nouveau pour moi.
Qu'est-ce qu'il signifie?

HORTENSE.

Ah! Lisette, tais-toi,
S'il n'entend point ce mot, que faut-il que j'espere?

LISETTE.

C'est un sublime esprit que Mr. votre pere !

HORTENSE.

Heureusement pour moi, je ne tiens pas de lui.

CHRISANTE.

Mais que manque-t-il donc à ma fille ?

LISETTE.

Un mari.

CHRISANTE.

Un mari !

LISETTE.

Je l'ai dit, grace au Ciel, je respire.

HORTENSE.

Peut-être il n'entend pas ce que cela veut dire.

LISETTE.

Faut-il vous expliquer ce terme ? j'y consens.

CHRISANTE.

Il n'en est pas besoin ; mais crois-tu qu'il soit tems
De la mettre en ménage ? elle est si jeune encore ;
C'est une tendre fleur qui ne fait que d'éclore ;
Je crains de l'exposer....

LISETTE.

Allez ne craignez rien,
L'hymen lui sera bon, & j'en répondrois bien.

CHRISANTE.

Oui, mais je veux sçavoir ce que ma fille pense.
Es-tu de son avis ? parle, ma chere Hortense,
Te faut-il un époux ? C'est un grand embarras,
Fais-y réflexion ... elle ne répond pas:

Tu te trompes Lisette....

LISETTE.

Et non, Monsieur, vous dis-je;
Je connois son chagrin, je vois ce qui l'afflige.

à Hortense.

Parlez donc vous?

HORTENSE.

Je n'ose.

CHRISANTE.

Et moi je vais gager;
Que sous le joug d'himen, bien loin de s'engager,
Elle veut rester fille: oh le bon caractere!

HORTENSE.

Non, non, ne gagez point, car vous perdrez, mon pere.

CHRISANTE.

Quoi! ma fille, si-tôt tu veux m'abandonner?
Attens du moins deux ans pour te déterminer.

HORTENSE.

Des filles d'aprefent, je veux suivre la route.

CHRISANTE.

Mais sçais-tu ce que c'est qu'un mari?

HORTENSE.

Je m'en doute.

CHRISANTE.

Hé bien, ma fille, soit, je vais songer à vous;
Et moi-même je veux vous choisir un époux,
Riche, doux, complaisant; enfin soïez certaine....

HORTENSE.

Je l'ai déja choisi, n'en prenez pas la peine.

CHRISANTE.

Bonne précaution! cela passe le jeu,
Ma fille, deviez-vous choisir sans mon aveu?

HORTENSE.

En fait d'époux, on doit toujours se satisfaire;
Une fille, je crois, s'y connoît mieux qu'un pere.

LISETTE.

Bien répondu! courage.

CHRISANTE.

Elle est en bonne main.

LISETTE.

Oui, Monsieur, je sçaurai la mettre en beau chemin;
Par mes sages leçons laissez-moi la conduire.

CHRISANTE.

Peut-on sçavoir l'objet pour qui son cœur soupire?

LISETTE.

C'est un joli garçon que l'amour a formé,
Vous-même, en le voyant vous en serez charmé.

HORTENSE.

Lisette a bien raison; c'est un jeune homme aimable,

Fait à peindre, poli, d'une humeur agréable;
Qui joint tout à la fois l'esprit & l'enjouëment.

CHRISANTE.

C'est en dire beaucoup.

LISETTE.

Monsieur, il est charmant.

CHRISANTE.

Tu fais de son merite une belle peinture.

LISETTE.

Oui, voilà son portrait tiré d'après nature.

CHRISANTE.

Et son nom?...

LISETTE.

Lelio.

CHRISANTE.

Son pere est mon ami;

LISETTE.

Tant mieux: il ne faut pas nous servir à demi;
Puisqu'il vous est connu, sans tarder davantage,
Allez tout de ce pas presser ce mariage.

HORTENSE.

Oui, ne differez point.

CHRISANTE.

Mais....

LISETTE.

Vous perdez le tems;
Allez-donc;

CHRISANTE.

Il faudroit....

HORTENSE.

Finissez.

CHRISANTE.

Je prétends

Sçavoir . . . .

LISETTE *le poussant toujours.*

Que de raisons ! ce retard nous irrite.

CHRISANTE.

Sans rien précipiter . . . . je veux . . . .

HORTENSE & LISETTE *le poussant.*

Partez-donc vîte.

SCENE II.

HORTENSE, LISETTE.

LISETTE.

ENfin de mes conseils vous avez profité,
Et mes soins ont vaincu cette timidité,
Ces scrupules honteux, cette contrainte austere,
Dont l'injuste pouvoir vous forçoit à vous taire.

HORTENSE.

Oui, tu m'as enhardie, & je t'en sçais bon gré.

LISETTE.

Avoüez qu'un secret, qui n'est pas déclaré,
Dans le sexe, surtout, cause bien de la peine.

HORTENSE.

Il m'étouffoit, Lisette, & j'étois à la gêne ;

Je suis bien soulagée à present.

LISETTE.

Je le crois.

HORTENSE.

Je n'oublirai jamais tout ce que je te dois.

LISETTE.

Vous aviez peu d'esprit sur certaine matiere.

HORTENSE.

Il est vrai.

LISETTE.

Mais j'ai fait une bonne Ecoliere.

HORTENSE.

Je ne puis trop payer tes soins officieux,
Tu m'as fort bien instruite, & je m'en trouve mieux.
Avant qu'à tes leçons je me fusse prêtée,
D'une extrême langueur sans cesse tourmentée
Je ne connoissois point ce trouble interieur,
Qui souvent, malgré moi, s'élevoit dans mon cœur.
De mes frequens soûpirs la douce violence,
Ces pleurs qui m'échapoient, ces desirs, ce silence,
Cette melancolie, & ces chagrins secrets,
Ces jours longs à couler, ces ennuis, ces regrets;
Enfin de tous les maux ausquels l'amour expose,
Sans toi, sans ton secours, j'ignorerois la cause.

LISETTE.

C'eût été grand dommage, oh les charmans progrès!

Et que je m'aplaudis de cet heureux succès !
Mais raisonnons un peu.

HORTENSE.

Je suis prête à t'entendre.

LISETTE.

Ainsi que Lelio, vous avez vû Leandre,
Le premier vous a plû, n'est-ce pas ?

HORTENSE.

Tout-à-fait.

LISETTE.

Vous l'aimez mieux que l'autre, & pourquoi s'il vous plaît ?

HORTENSE.

C'est de la sympathie un effet invincible
Qui m'a pour Lelio fait devenir sensible.

LISETTE.

Oui, voilà ce que c'est, vous avez bien choisi.

HORTENSE.

Pour l'autre en verité, mon cœur n'a rien senti.

LISETTE.

Puisque de votre amour vous sçavez l'origine,
Je n'ai point vainement employé ma doctrine ;
Mais ce n'est rien encore, un époux empressé,
Achevera bien-tôt ce que j'ai commencé,
De vous instruire mieux il aura l'avantage.

HORTENSE.

Bon ! tu m'en as tant dit.

LISETTE.

Il dira davantage.

Et je ferai pour toi l'époux le plus commode,

LISETTE.

Tu me laisseras-donc entiere liberté ?

I. ARLEQUIN.

Autant que tu voudras.

LISETTE.

Voyez quelle bonté !

Chez moi je pourrai-donc recevoir compagnie?

I. ARLEQUIN.

Oh je le prétens bien.

LISETTE,

La noire jalousie

Ne troublera jamais ton cœur, ni ton cerveau ?

I. ARLEQUIN.

Que dis-tu ? moi jaloux ? cela feroit fort beau !

LISETTE.

Si de quelque galant je recevois visite....

I. ARLEQUIN.

En ce cas je dirois ma femme a du merite.

LISETTE.

Fort bien, c'est un tresor qu'un mari si benin.

I. ARLEQUIN.

Je ne te donnerai jamais aucun chagrin;
Et pourvû qu'au logis je fasse bonne chere,
Que je ne manque pas sur-tout du nécessaire,
Qu'il me soit quelquefois permis de m'enyvrer,
Sans crainte à ton penchant tu pourras te livrer.

LISETTE.

Je ne te croïois pas si doux, & si docile;
Pour-

Pour moi je l'avouerai, j'ai l'esprit moins tranquile;
Et si tu m'irritois par tes déreglemens,
Tu te trouverois mal de mes emportemens;
Je suis vive.

I. ARLEQUIN.

Ecoutez, notre épouse future,
Vous seriez sur le champ payée avec usure;
Si jamais avec moi vous preniez le haut ton,
Je mettrois en usage un remede assez bon,
Et qui vous guériroit de votre pétulence;
C'est un remede sûr contre la violence,
Qui de certains maris sçait maintenir les droits,
Quoique je sois doux, je rosse quelquefois;
Mais cela ne doit point vous faire de la peine,
Cela n'arrivera que trois fois la semaine.

LISETTE.

Comment, tu me battrois?

I. ARLEQUIN.

Oui, mais tout doucement,
Quelques petits soufflets donnez legerement,
Si vous les meritiez....

LISETTE *pleurant.*

Déja tu me menaces,
Et des maris bourrus, tu veux suivre les traces,
Je n'en puis plus.

I. ARLEQUIN.

Là là, ma poulette, tout doux.
Attendez, pour crier, que je sois votre époux.

LISETTE.

Le brutal!

I. ARLEQUIN.

Le plus sûr est de me laisser faire;
Par-là vous obtiendrez le bonheur de me plaire.

LISETTE.

Il faudra donc souffrir, sans oser murmurer,
Que pour un autre objet vous osiez soupirer?

I. ARLEQUIN.

Vous ferez sagement de garder le silence,
Puisque j'aurai pour vous la même complaisance.

LISETTE.

Un pareil sentiment merite attention;
J'accepte volontiers cette condition.

I. ARLEQUIN.

Je ne prétends pas seul avoir cet avantage.

LISETTE *le saluant & s'en allant.*

Allez ne craignez rien, nous ferons bon ménage.

SCENE IV.

I. ARLEQUIN *seul.*
I. LELIO *survient.*

I. ARLEQUIN.

JE crois que nous n'aurons rien à nous reprocher;
Mais Lelio paroît.

I. LELIO.

Il faut donc vous chercher;
D'où venez-vous, Monsieur, vous devenez bien rare?

I. ARLEQUIN.

Accusez-en l'amour qui de vous me separe ;
Je trouve avec Lisette un passe-tems plus doux,
Cette fille tout franc, m'amuse plus que vous.
D'ailleurs depuis le tems que nous vivons ensemble,
Pour agir prudemment nous devons ce me semble,
Nous passer nos défauts : vous en avez assez ;
Moi, j'en ai quelques-uns : si vous me connoissez,
Je vous connois de même, & cette connoissance
Doit exciter en nous une égale indulgence.

I. LELIO.

Tu n'abuses que trop de ma facilité.

I. ARLEQUIN.

Ma foy vous abusez aussi de ma bonté ;
Mais enfin il faut bien excuser la jeunesse.

I. LELIO.

Insolent, sçavez-vous qu'un tel discours me blesse ?

I. ARLEQUIN.

Oh ! si vous vous fâchez vous avez tort, vraiment ;
Qui pourroit m'empêcher d'en user librement ?
Me contester ce droit seroit une injustice ;
Avec vous élevé chez le Seigneur Fabrice,
Je m'imagine-moi, que nous sommes égaux.

I. LELIO.

Tu te trompes, mon cher, tes préjugés sont faux,

La différence est grande, & tu dois la connoître.

Tu n'es que le valet, & moi je suis le maître.

I. Arlequin.

Peut-être à cet honneur parviendrai-je à mon tour,

Vous êtes maître, hé bien, je pourrai l'être un jour.

SCENE V.

LEONORE, I. LELIO, I. ARLEQUIN.

I. Lelio.

J'Aperçois Leonore; ah ! vous voilà, Madame?

Animé des transports de la plus vive flâme,

Je me rendois chez vous pour vous jurer cent fois,

Que jusques au tombeau je vivrai sous vos loix.

Leonore.

De vous revoir aussi, j'étois impatiente,

Et dans l'ennui que cause une cruelle attente,

J'ai cent fois souhaité ce précieux instant.

I. Lelio.

Vous m'avez inspiré l'amour le plus constant,

Vous seule avez fixé mes vœux & mon hommage,

Vous avez triomphé du cœur le plus volage.

Laissant un libre cours à mes ardens desirs

A l'infidelité je bornois mes plaisirs ;

Mais j'ai vû Leonore, en la voyant si belle,
L'amant le plus leger devient le plus fidele;
Lelio n'éteindra jamais de si beaux feux,
Il doit à vos appas ce changement heureux.

I. ARLEQUIN *à Leonore.*

N'en croïez rien, j'en dis tout autant à Lisette,
Je lui jure à ses pieds l'ardeur la plus parfaite,
Je promets de brûler toujours pour ses appas;
Mais ce que je lui dis, je ne le pense pas.

I. LELIO.

Que vous dit Arlequin?

LEONORE.

Il m'a fort allarmée;
Et de vos sentimens je suis trop informée,
Je ne m'attendois pas....

I. LELIO.

Comment?

LEONORE.

Si je l'en croi
Je dois à vos discours ajoûter peu de foi;
Lelio, faudra-t'il craindre votre inconstance?

I. LELIO.

Ah! que me dites vous? que ce soupçon m'offense!
Retire-toi maraut, ou mon juste couroux..,

LEONORE.

Ne vous emportez point.

I. LELIO.

Il merite cent coups.

I. ARLEQUIN.

Tâchez de m'imiter, j'ai l'humeur pacifique.

LEONORE.

Il est, vous le sçavez, ancien domestique.

I. ARLEQUIN.

Domestique, Madame, oh tout beau, s'il vous plaît,
Je suis presque son frere....

I. LELIO.

Ah! l'insolent valet!
Mon Pere à mon bonheur consentira sans peine :
Quel plaisir de former une si belle chaîne!
Lorsque rien ne s'opose à ma felicité,
Et que tout favorise un himen souhaité.

LEONORE.

Puisque vous êtes sûr de l'agrément d'un Pere,
Et que je puis compter sur celui de mon frere,
Ne différez donc plus.

I. LELIO.

Croïez que mon amour
Avec impatience attend un si beau jour.

LEONORE.

A ce moment heureux mon tendre cœur aspire,
Unir mon sort au vôtre est tout ce qu'il desire.
Adieu.

I. LELIO.

Vous me quittez ?

LEONORE.

Je vous en ai trop dit ;
Accusez-en l'amour, c'est lui qui me trahit.

SCENE VI.

I. ARLEQUIN *un moment seul,*
FABRICE *survenant.*

I. ARLEQUIN.

DAns un cœur feminin lorsque l'amour se cache,
Il y tient tant morbleu, que rien ne l'en arrache.
J'aperçois mon vieux maître, il le faut éviter.

FABRICE *retenant Arlequin.*

Arlequin, faites-moi le plaisir de rester.

I. ARLEQUIN.

Je ne sçaurois, ailleurs mes soins sont nécessaires.

FABRICE *l'arrêtant.*

Demeurez un moment.

I. ARLEQUIN.

Monsieur, j'ai des affaires.

FABRICE.

Ma présence vous gêne, & j'en sçais la raison.

I. ARLEQUIN.

Vous me grondez toujours, vous faites le Caton;
Je vis d'une façon à ne me pas contraindre.

FABRICE.

De mon fils Lelio ne dois-je pas me plaindre?
Je ne le vois jamais au gré de mes désirs;
Sans cesse, il s'abandonne à de nouveaux plaisirs;
Loin de l'en détourner, tu l'engages à suivre.

Cette route fatale, où son penchant le livre.

I. ARLEQUIN.

Ah! Monsieur, votre fils est un garçon d'honneur,

Il a de l'enjoüment, de l'esprit, & du cœur;
Reglé dans sa conduite, il est toujours le même,
Il fait de la dépense, il boit, il jouë, il aime,
Il achete bien cher, quand on lui fait crédit,
Il se couche le jour, & se leve la nuit.
De remplir ses devoirs avec exactitude,
Il s'est fait dès long-tems une douce habitude;
Il est l'exemple enfin de tous nos jeunes gens,
Et s'il vouloit se rendre à mes conseils prudens,
Il se divertiroit encore davantage.

FABRICE.

Il suivroit les leçons d'un Précepteur fort sage.

I. ARLEQUIN.

Il aime Leonore, & la doit épouser.

FABRICE.

Je le sçais: à ses vœux bien loin de m'opposer
Je voudrois que déja l'affaire en fut concluë;
Elle est très-vertueuse, & pour telle connuë;
Si l'autre Lelio n'eût point fini son sort....

I. ARLEQUIN.

Qu'allez-vous rappeller?

FABRICE.

Mais hélas, il est mort.

Sa mémoire, Arlequin, toujours me sera chere.

I. ARLEQUIN.

Vous me faites par-là souvenir de mon frere:

Pourquoi

Pourquoi renouveller aujourd'hui mes douleurs?

FABRICE *pleurant.*

Je ne puis m'empêcher de répandre des pleurs.

I. ARLEQUIN *pleurant.*

Vous reveillés en moi l'amitié fraternelle.
Depuis plus de vingt ans, ô disgrace cruelle!
Mon frere avec ce fils, que vous avez perdu,
Partit un beau matin, & n'est point revenu;
Mais croïez-vous, Monsieur, qu'ils ne soient plus en vie?

FABRICE.

Il n'en faut point douter, elle leur fut ravie.
Depuis un si long-tems Lelio m'eût écrit,
Et j'aurois de son sort été sans doute instruit.

I. ARLEQUIN.

Mon frere, comme moi, ne sçavoit point écrire,
C'est pourquoi, de son sort, il n'aura pû m'instruire;
Ce fils que vous pleurez avec juste raison,
De l'autre Lelio portoit aussi le nom.

FABRICE.

Tous deux le même jour, reçurent la naissance,
Ils avoient même traits, & même ressemblance.
Ta mere, qui chez moi servoit fidelement,
Mit au monde deux fils dans le même moment;
Ton pere en ressentit une allegresse extrême,
Et suivant mon exemple, il les nomma de même:
Ton frere s'appelloit Arlequin comme toi.

I. ARLEQUIN.

Oui, c'étoit mon portrait, mais cependant je
croi
Que j'étois plus mignon, plus beau, plus agréable.

FABRICE.

Non,sa figure étoit à la tienne semblable.
Le départ de ce fils m'occupoit nuit & jour;
Venise me devint un funeste séjour,
Et quelque tems après je quittai cette ville,
Pour venir établir ici mon domicile.

I. ARLEQUIN *pleurant amérement.*

Mon pauvre frere, hélas! je ne te verrai plus.

FABRICE.

Epargne-toi, mon cher, des regrets superflus.

ARLEQUIN *pleurant toujours.*

Avant que d'avoir vû le ténébreux rivage,
S'il m'eût laissé du moins quelque gros heritage,
Je me consolerois; car j'ai le cœur si bon...
Mais mourir loin de moi, sans me faire aucun
don,
C'est une cruauté dont j'ai lieu de me plaindre.

FABRICE.

Finis.

I. ARLEQUIN *pleurant plus fort.*

Dans ma douleur, je ne puis me contraindre,
Il a vraiment grand tort d'être ainsi trépassé,

Encore plus fort.

Mon pauvre frere est mort, & ne m'a rien
laissé. *Il sort.*

SCENE VII.

FABRICE *seul.*

SOus le joug de l'himen, si Lelio s'engage,
J'adoucirai bientôt les chagrins du veuvage;
Et lorsque de mon fils je serai délivré,
Je ne tarderai pas à choisir à mon gré
Une jeune personne, & digne de me plaire.
Hortense, par ma foi, seroit bien mon affaire;
Elle m'inspireroit un feu toujours nouveau;
Elle n'a que vingt ans! ah! le friand morceau!

Il sort.

SCENE VIII.

II. LELIO, II. ARLEQUIN.

Arlequin portant une Valise sur ses épaules, & Lelio qui se promene pendant qu'Arlequin le suit chargé de la Valise.

II. LELIO.

DEpuis plus de vingt ans absent de ma Patrie,
Je n'ai pû du destin fléchir la barbarie;
Des caprices du sort, objet infortuné,
Je fus presque en naissant à souffrir condamné.

II. ARLEQUIN.

Monſieur, cette Valiſe eſt diablement peſante.

II. LELIO.

Je me livre avec joie à l'eſpoir qui m'enchante,
Je ne prétends reſter à Naples que deux jours.

II. ARLEQUIN.

Monſieur, ſoulagez-moi; jaſerez vous toujours?

II. LELIO.

Et ſans perdre de tems je repars pour Veniſe.

II. ARLEQUIN.

Encor? je ne puis plus porter cette Valiſe.

II. LELIO.

J'eſpere y retrouver mon pere.

II. ARLEQUIN.

Babillard!

LELIO.

Quelle vive douleur lui cauſa mon départ!
Je reverrai mon frere....

II. ARLEQUIN.

Ecoutez-moi, de grace;
Depuis aſſez long-tems ce fardeau m'embaraſſe.

II. LELIO.

Et le Ciel favo rable à mes vœux....

II. ARLEQUIN.

Par pitié...

II. LELIO.

Excuſes-moi, mon cher, je t'avois oublié.

Lelio déchargeant Arlequin, reçoit la Valiſe ſur ſes épaules.

II. ARLEQUIN *contrefaisant son maître, & se promenant.*

Depuis plus de vingt ans, absent de ma Patrie,
Je n'ai pû du destin fléchir la barbarie.

II. LELIO.

Arlequin que fais-tu ?

II. ARLEQUIN.

Quel plaisir d'embrasser
Mon cher papa mignon, & de le caresser !
Je lui raconterai mes peines, mes voyages,
Des païs que j'ai vûs les différens usages.

II. LELIO.

Veux-tu bien....

II. ARLEQUIN.

Je verrai mon frere & mes amis,
De mon heureux retour ils seront tous ravis,
Je reverrai Venise.

II. LELIO.

Encor ? tu me desoles.

II. ARLEQUIN.

Son superbe Arsenal, & ses belles Gondoles.

II. LELIO.

Pour moi de ce fardeau c'est trop de la moitié.

II. ARLEQUIN *lui ôte la Valise, & dit après*

Excuse-moi mon cher, je t'avois oublié.

II. LELIO.

Je t'aprendrai, maraut...

II. ARLEQUIN.

Ah ! treves de colere.
Croïez que je n'ai point prétendu vous déplaire :

J'ai voulu seulement vous faire convenir
Que contre un pareil poids, on ne sçauroit tenir.
Vous l'avez éprouvé, j'en suis ma foi bien aise;
Nous pouvons maintenant discourir à notre aise,
Nous partirons bien-tôt de Naples, n'est-ce pas?
Ah! Monsieur, que Venise aura pour moi d'appas.

II. LELIO.

Je le crois.

II. ARLEQUIN.

Convenez que la Ville est jolie,
Le Carnaval sur-tout....

II LELIO.

Ton entretien m'ennuie.
Frape à ce Cabaret.

Arlequin va fraper à l'Hôtellerie.

SCENE IX.

SCAPIN, II. LELIO, II. ARLEQUIN.

SCAPIN.

ARlequin, serviteur.
Ah Monsieur Lelio, vous me faites honneur.

II. LELIO *à Arlequin.*

Quelle imprudence! eh quoi tu ne pouvois te taire,
De dire qui je suis, étoit-il nécessaire?

II. ARLEQUIN.

Voilà de vos écarts : sans ma permission,
Pourquoi donc, s'il vous plait, l'informer de mon nom ?

II. LELIO.

Je ne sçais ce que c'est.

SCAPIN.

En quoi te suis-je utile ?
Parle, cher Arlequin.

II. ARLEQUIN *à part.*

haut. Il échauffe ma bile.
D'où nous connoissez-vous ?

SCAPIN.

Vous faites l'ingenu,
Mon ami.

II. ARLEQUIN.

Dans ces lieux je veux être inconnu ;
Aussi-bien que mon maître, & c'est une insolence,
De reveler des noms consacrez au silence.
Un procedé semblable a lieu de me piquer.

II. LELIO *à Arlequin.*

Cet homme aparamment nous a vûs débarquer ;
Et quelqu'un sur le Port a pris soin de l'instruire. *à Scapin.*
Je veux loger chez vous.

SCAPIN.

Oh vous n'avez qu'à dire :
Le Seigneur Lelio m'honore infiniment,
Et peut de ma maison disposer librement.

II. ARLEQUIN.

Il est *incognito* : quelle tête maudite !

SCAPIN.

Il suffit, je ferai plus discret dans la suite,
Je ne le sçavois pas, excusez, Arlequin.

II. ARLEQUIN.

Il me nomme toujours, au diable le faquin.

II. LELIO *à Arlequin.*

Va choisir une chambre, & porte ma Valise.

II. ARLEQUIN *à Scapin.*

Qu'avons-nous à dîner ? mon appetit s'aiguise.

SCAPIN.

Ordonnez-le vous-même.

II. ARLEQUIN.

Il nous faut deux dindons ;
N'oubliez pas, sur-tout, un plat de macarons.

SCAPIN.

Cela suffit, entrez dans mon Hôtellerie.

II. ARLEQUIN.

Demeurez un instant, aidez-moi je vous prie.

Arlequin prend la Valise, & après avoir passé sous les jambes de Scapin, qu'il fait tomber, il lui fait prendre la Valise, & dans cette posture il emporte Scapin dans l'auberge.

SCENE X.

LEONORE, II. LELIO.

LEONORE.

JUgez, cher Lelio, par cet empresse-ment,

Du plaisir que je trouve à revoir mon amant;
C'est lui qui dans ces lieux près de vous me rappelle.
Je viens vous annoncer une heureuse nouvelle;
Avez-vous vû mon frere ?

II. LELIO.

Et pourquoi, s'il vous plait,
Me le demandez-vous ? je ne suis point au fait.

LEONORE.

Il aprouve nos feux : à nos desirs propice,
Il souhaite ardemment que l'himen nous unisse.

II. LELIO.

Votre frere, Madame, a bien de la bonté,
Mais d'un pareil honneur mon cœur est peu flatté:
Excusez, si je parle avec trop de franchise.

LEONORE.

Ciel ! que viens-je d'entendre, & quelle est ma surprise ?

II. LELIO.

Tout franc de cet abord, je ne sçais que penser,
A quelqu'autre qu'à moi daignez vous adresser;
De telles libertez blessent les bienséances,
Il ne vous convient point de faire des avances,

LEONORE.

Perfide, cet accueil excite mon dépit,
Ton valet Arlequin ne me l'a que trop dit.

II. LELIO.

Et que vous a-t'il dit ?

LEONORE.

Que tu n'étois qu'un traître;

Au portrait qu'il a fait, je devois te connoitre ?
Et ne pas écouter des discours dangereux,
Qui me font éprouver le sort le plus affreux.
Mais le voici lui-même : Arlequin ?

SCENE XI.

II. ARLEQUIN, & les susdits Acteurs.

II. ARLEQUIN à *Lelio.*

Que veut-elle?
Que faites vous, Monsieur, avec cette femelle?
Prenez-y garde au moins, ne cherchez pas malheur.

II. LELIO.

C'est toi qui la connois, ..

II. ARLEQUIN.

Vous êtes dans l'erreur.

LEONORE.

Tu ne me connois pas ?

II. ARLEQUIN.

Moi, non, en conscience;
Je serois bien fâché d'avoir fait connoissance.

LEONORE.

Quoi donc, ne suis-je pas Leonore ?

II. ARLEQUIN.

Pour moi
Je ne vous vis jamais, & j'en jure ma foi.

LEONORE.

Lelio me méprise & brave ma tendresse.

II. ARLEQUIN.

Vous insistez en vain, laissez-nous ma Princesse,
Malgré tous vos apas vous n'y gagnerez rien.

LEONORE.

Je ne puis plus souffrir un semblable entretien,
Adieu perfide, cede au penchant qui t'entraîne,
C'en est fait, pour toujours mon cœur brise sa chaîne;
A mon égarement succede la raison
Et je vais oublier, ingrat, jusqu'a ton nom.

Elle sort.

SCENE XII.

II. ARLEQUIN, II. LELIO.

II. ARLEQUIN.

MOrbleu qu'elle fureur! C'est une autre Hermione.

II. LELIO.

Je n'ai point merité les noms qu'elle me donne.

II. ARLEQUIN.

Elle peut étaler ailleurs ses airs coquets,
Car nous ne voulons pas tomber dans ses filets.



SCENE XIII.

LEANDRE, II. LELIO, II. ARLEQUIN.

LEANDRE.

PErmettez que ma joïe éclate toute entiere,
Et que je vous embrasse ici, mon cher beau-frere.
Oui, Lelio, j'aspire à ce moment si doux,
Qui doit unir ma sœur pour jamais avec vous;
Rien ne me flatte tant qu'une telle alliance.

II. LELIO.

Monsieur, à cet himen, je vois peu d'aparence,
Vous m'honnorez beaucoup; mais qu'elle est cette sœur,
Pour qui vous me parlez avec tant de chaleur?

LEANDRE.

Vous ne le sçavez pas?

II. LELIO.

Non, Monsieur, je l'ignore.

LEANDRE.

Quoi déja vous auriez oublié Leonore?
Vous m'étonnez....

II. LELIO.

Son nom est Leonore, hé bien
Cette charmante sœur que veut-elle?

LEANDRE.

Fort bien,

Vous vous divertissez, & je vous le pardonne.

II. ARLEQUIN *à Lelio.*

Quoi vous ne voyez pas que l'honnête personne,
Pour qui ce beau Monsieur semble s'interesser,
Est celle qui vouloit si bien vous amorcer ?

II. LELIO.

Vous êtes-donc son frere ?

LEANDRE.

Une telle demande....

II. LELIO *à Arlequin.*

Que dis-tu de la sœur ?

II. ARLEQUIN.

Elle est ma foi friande.

II. LELIO *à Leandre.*

Je vous en felicite. Et je dois l'épouser ?

II. ARLEQUIN.

Monsieur civilement vient vous la proposer.

II. LELIO.

Je lui suis obligé, l'offre est avantageuse.

LEANDRE.

Cette affaire pourroit devenir serieuse,
Lelio, c'en est trop, un semblable discours,
Me lasse....

II. LELIO.

Je veux bien en terminer le cours.
Je finis en deux mots. Vôtre sœur, quoi qu'aimable,
N'est pas pour moi, Monsieur, un parti convenable ;

Vous pouvez mieux choisir, car je vous suis garant
Que vous n'aurez jamais Lelio pour parent.

LEANDRE.

Quand j'ai conçû pour vous une estime sincere,
Je n'étois pas instruit de votre caractere;
Je cours dès cet instant desabuser ma sœur,
Et de vos sentimens dévoiler la noirceur.
Vous me ferez raison d'une si vive offense;
Adieu, Monsieur; craignez une juste vengeance.

Il s'en va.

SCENE XIV.

II. LELIO, II. ARLEQUIN.

II. LELIO.

J'Ignore, près de moi quel motif le conduit.

II. ARLEQUIN.

Ce garçon de sa sœur n'aura pas grand débit,
Dans l'Auberge, Monsieur, vous serez plus tranquille.

II. LELIO.

Le dîner n'est pas prêt, faisons un tour de ville.

II. ARLEQUIN.

Le Cabaret pour moi seroit plus gracieux;
Allons nous promener, j'en dînerai bien mieux.

SCENE XV.

SCAPIN *sortant de son Hôtellerie, veut retenir Arlequin qu'il voit sortir.*

ARlequin ?

II. ARLEQUIN.

Je reviens.

SCENE XVI.

SCAPIN *seul.*

QUelle est leur fantaisie?
Pourquoi n'entrent-ils pas dans mon Hôtellerie ?
J'ai fait exactement ce qu'ils m'ont ordonné ;
Le plat de macarons est bien assaisonné :
Au Seigneur Arlequin, je suis bien sûr de plaire ;
C'est son mets favori, qu'il fera bonne chere !
Mais le voici.

SCENE XVII.

SCAPIN, I. ARLEQUIN

I. ARLEQUIN.

BOn jour, mon cher ami Scapin,

Que je t'embrasse... encor...

SCAPIN.

Arrête toi, badin;

I. ARLEQUIN *l'embrassant.*

Non, je ne puis cesser de te marquer mon zele,
Et tu n'auras jamais un ami plus fidele:

l'embrassant encore.

Quel plaisir je ressens!

SCAPIN.

Quel accueil gracieux!

I. ARLEQUIN.

Je suis quand je te vois, & content, & joyeux,
Je n'ai depuis long-tems joui de ta présence.

SCAPIN.

Depuis long-tems!

I. ARLEQUIN.

Sans doute.

SCAPIN.

Ah! qu'elle extravagance!
Tu viens de me quitter.

I. ARLEQUIN.

Tu veux rire, je croi.

SCAPIN.

Ici tu n'est donc plus *incognito*?

I. ARLEQUIN.

Qui, moi?
Quelle raison aurois-je? & que veux-tu me dire?

SCAPIN.

As-tu bon apetit?

I. ARLEQUIN.

I. ARLEQUIN.

Oh, parbleu, je t'admire;
Peux-tu me demander ſi j'ai bon appetit ?
Mais tu n'y ſonges pas, ou bien tu perds l'eſprit.

SCAPIN.

Qu'eſt devenu ton maître ?

I. ARLEQUIN.

Il ne t'importe guéres,
De ſçavoir ce qu'il fait, ſont-ce là tes affaires ?

SCAPIN.

Oh je ne dis plus rien; les macarons ſont prêts,
Et les dindons auſſi : j'ai mis le vin au frais.

I. ARLEQUIN.

Les macarons ſont prêts ? l'agréable nouvelle !
Pour qui les as-tu faits ?

SCAPIN.

La queſtion eſt belle !
Pour ton maître, & pour toi, ne t'en ſouvient-il plus ?

ARLEQUIN.

Non, mais je ne veux point raiſonner là-deſſus.
Porte-le tout ici, ſans tarder d'avantage.

SCAPIN.

Mais à ne pas entrer quelle raiſon t'engage ?

I. ARLEQUIN.

Va chercher promptement ce mets délicieux.

SCAPIN *s'en allant.*

Soit.

SCENE XVIII.

I. ARLEQUIN, *seul.*

ET reviens bien-tôt, je t'attens en ces lieux.
Un plat de macarons, qu'elle heureuse surprise!
De ses dons précieux, Scapin me favorise,
O bonheur sans égal! macarons, mes amours,
Le fidele Arlequin vous aimera toujours.

SCENE XIX.

I. ARLEQUIN, SCAPIN *revient avec un panier couvert.*

SCAPIN.

TIens, voilà ton affaire.

I. ARLEQUIN.

Ah! quelle odeur suave!

Et le vin?

SCAPIN.

J'ai percé le meilleur de ma cave.

I. ARLEQUIN.

Que je t'aime Scapin!

SCAPIN.

Adieu, jusqu'au revoir;

Mangez bien, notre ami.

I. Arlequin.

Je ferai mon devoir.

L'honnête homme ! A l'inſtant je vais trouver mon maître,

Et de cette pitance avec lui me repaître.

SCENE XX.

SCAPIN, II. LELIO, II. ARLEQUIN ; *qui vient un moment après*

II. Lelio.

Ah ! vous voilà Scapin, hé bien dînerons-nous ?

Scapin.

Quand vous voudrez, Monſieur, cela dépend de vous.

II. Lelio *au II. Arlequin qui vient lentement.*

Marche donc Arlequin, ta lenteur eſt ex trême

A quoi t'amuſes-tu ?

II. Arlequin *d'un ton languiſſant.*

Parbleu, marchez vous-même,

Je ne puis plus aller, vous m'en preſſez en vain,

Et je vais expirer, victime de la faim,

Si vous ne ſoulagez mon eſtomac débile.

II. Lelio *à part.*

Que veut dire ceci ? mon cœur n'eſt plus tranquile ;

Sur moi l'amour veut-il exercer ſon pouvoir?

Ah ! le charmant objet que nous venons de voir !

II. ARLEQUIN.

La belle lui lançoit une amoureuse œillade,
Et je crois qu'il en tient .. maudite promenade!
à Scapin.
C'est donc vous que je vois, servez-nous promptement,
Car je meurs, si j'attends encor un seul moment.

SCAPIN.

Que voulez-vous de plus?

II. ARLEQUIN.

Faut-il que je m'explique?
Les macarons.

SCAPIN.

Fort bien... oh! la bonne pratique!
En dois-je faire encore, avez-vous tout mangé?

II. ARLEQUIN.

Loin que mon appetit ait été soulagé,
Je suis encore à jeun.

SCAPIN.

Tant pis, c'est votre faute,
Je vous les ai donnés.

II. LELIO.

Que dites-vous, notre Hôte?
Y pensez vous?

SCAPIN.

Monsieur, je dis la verité,
Je n'en impose point, il a tout emporté.

II. ARLEQUIN.

Moi, j'ai tout emporté! c'est une calomnie
Que je ne puis souffrir, qui doit être punie.

SCAPIN.

Et moi, je ſoutiendrai que tu les as reçus.

II. ARLEQUIN.

Qu'entens-je ? je friſſonne, & mes ſens ſont émus :
Contre cet impoſteur ma colere s'enflâme.

II. LELIO.

Modere les tranſports qui ſaiſiſſent ton ame.

II. ARLEQUIN.

On ne me fit jamais de ſi cruels affronts.

II. LELIO *arrêtant Arlequin.*

Doucement.

II. ARLEQUIN.

Il s'agit ici de macarons.
De cet empoiſonneur, vous voyez la malice ;
Il faut que je me vange, & que je le puniſſe,
Ne me retenez pas...

II. LELIO.

Calme cette fureur.

II. ARLEQUIN.

Ce ſont là de ces coups qui vont juſques au cœur.

II. LELIO *à Scapin.*

A la fin je ſuis las de tout ce badinage,
Servez-moi, je ne puis attendre d'avantage.

SCAPIN.

Du repas aprêté, qu'a donc fait Arlequin ?

II. ARLEQUIN.

Vous l'entendez, Monſieur, ce maraut, ce faquin,
Et je ne ſerois pas ſenſible à cette injure ?

Avec un front d'airain il soutient l'imposture.

SCAPIN.

Aprenez que jamais on ne s'est plaint de moi.
Je suis homme d'honneur, j'ai de la bonne foi,
A votre valet seul vous devez vous en prendre.

II. ARLEQUIN.

Oh pour le coup, Monsieur, je ne puis plus l'entendre
Et son effronterie irrite mon couroux
Il faut que l'imposteur périsse sous mes coups.

Arlequin le rosse.

SCAPIN.

A moi, garçons, à moi, signalés votre zele,
Sortez, reconnoissez la voix qui vous appelle.

Tous les domestiques de Scapin sortent du Cabaret, Arlequin les rosse aussi-bien que Scapin.

Fin du premier Acte.



ACTE DEUXIEME.

SCENE PREMIERE.

FABRICE, CHRISANTE.

FABRICE.

Oui, vous devez, Chrisante, aprouver mon dessein,
Quand j'offre à votre fille, & mon cœur & ma main.
Si je deviens l'époux de la charmante Hortense,
Par mes empressemens, & par ma complaisance,
J'espere, cher ami, bientôt m'en faire aimer.

CHRISANTE.

Puissiez vous seulement, vous en faire estimer;
Vous seriez trop heureux : un homme de votre âge,
Entre nous, n'en doit pas souhaiter d'avantage.

FABRICE.

Un homme de mon âge ! eh quoi suis-je si vieux ?
Chrisante, ce discours est trop injurieux.

CHRISANTE.

Je pourrois en donner une preuve évidente ;

Je suis votre Cadet, & je passe soixante.

FABRICE.

Allez, vous raisonnez comme un extravagant,
Je n'ai jamais été si jeune, & si fringant.
Avec un teint fleuri, l'on est encor de mise;
Pour ma taille, je crois qu'elle n'est pas mal prise:
Je suis badin, galant, & vif comme un éclair.

CHRISANTE.

Vous êtes fort bien fait, & vous avez grand air.
Lelio, cependant est aimé de ma fille.

FABRICE.

Qui, mon fils? c'est un fat.

CHRISANTE.

Sa figure est gentille.

FABRICE.

Fy donc: merite-t-il de m'être preferé?

CHRISANTE.

Hortense en est éprise, & le trouve à son gré,
Pour elle je venois en faire la demande.

FABRICE.

Je crois qu'entre nous deux la difference est grande;
C'est un petit volage, & moi je suis constant,
Pouvez vous entre nous balancer un instant?
Leonore d'ailleurs a fait naître sa flame,
Il obtient mon aveu pour en faire sa femme.
Ça promettez moi donc, que l'himen par ses nœuds,
Me rendra possesseur de l'objet de mes vœux.
Vous ne repondez rien? vous me faites attendre,

Ne consentez-vous pas que je sois votre gendre?
Parlez, qu'elle lenteur! ce silence m'émeut.

CHRISANTE.

Oüi, je vous le promets, si ma fille le veut.
Serviteur.

SCENE II.

FABRICE *seul*

PEut-on voir un plus grand imbecile?
Sa fille assurément seroit bien difficile;
C'est un parti pour elle assés avantageux,
Et je ne pense pas qu'elle pût trouver mieux.
Mais de ses sentimens, curieux de m'instruire,
A ce jeune tendron j'ai pris le soin d'écrire;
Je veux lui faire rendre au plûtôt ce poulet;
Bon ... Arlequin sera le porteur du billet,
Il vient fort à propos.

SCENE III.

I. ARLEQUIN, FABRICE.

FABRICE.

APproche, mon fidele,
Il faut en ma faveur faire éclater ton zele.

I. ARLEQUIN.

D'une commission voulez-vous me charger?

Je ne recule point quand il faut obliger.

FABRICE.

Tu connois bien Hortense?

I. ARLEQUIN.

Elle est nôtre voisine.

FABRICE.

Justement: & l'amour pour elle me lutine.

I. ARLEQUIN.

Vous l'aimés?

FABRICE.

Et de plus, je prétens l'épouser.

I. ARLEQUIN,

Oh vous n'en ferez rien; je m'y dois opposer.

FABRICE.

Ecoute, sois discret, garde bien le silence;
Et tu peux être sûr d'une ample récompense;
Ne dis rien à mon fils de mon intention,
J'aime Hortense, & j'aspire à sa possession.

I. ARLEQUIN.

Vous allez d'un chacun vous attirer le blâme;
Vous ne pourrez jamais en faire vôtre femme;
Un tel projet pour vous seroit trop hazardeux.

FABRICE.

Porte lui de ma part ce billet amoureux,
Ne me refuse point, rends moi ce bon office;
Voilà quatre ducats pour prix de ce service.

I. ARLEQUIN *prenant l'argent.*

Ah vous faites de moi tout ce que vous voulez;
Vous connoissez mon foible, il suffit, détalez.

Fabrice s'en va.

I. ARLEQUIN.

Après tout que m'importe, il peut aimer Hortense,
Je profite assez bien de son extravagance.

Il frappe chez Hortense.

SCENE IV.

HORTENSE, I. ARLEQUIN.

HORTENSE.

JE ne me trompe pas, c'est Arlequin.

I. ARLEQUIN.

Bonjour,

HORTENSE.

Que me veux tu?

I. ARLEQUIN.

Je suis un messager d'amour.

HORTENSE *à part.*

Un messager d'amour ! rien n'égale ma joye,
Et c'est asseurement Lelio qui l'envoye.
Ses regards amoureux m'ont fait apercevoir
Que mes yeux sur son cœur, avoient quelque pouvoir.
D'aujourd'hui seulement je reconnois qu'il m'aime.

I. ARLEQUIN.

Vous avez bien raison, son amour est extrême.

HORTENSE.

Que ne le disoit-il?

I. ARLEQUIN.

Si vous n'en prenez soin
Le pauvre malheureux n'ira pas encor loin,
L'amour pour vos appas; nuit & jour le tourmente.

HORTENSE.

Je sens à ce reçit que mon ardeur s'augmente.

I. ARLEQUIN *à part.*

Elle aime ce vieux fou; morbleu que je la plains!

HORTENSE.

Ne changera-t'il point? C'est tout ce que je crains.

I. ARLEQUIN.

Lui, changer! bannissez cette frivole idée;
Vous le connoissez mal, soyez persuadée
Que jusques au trépas, (& j'en ferois serment)
Vous ne trouverez point en lui de changement.

HORTENSE.

Et quels sont ses desseins?

I. ARLEQUIN.

Mais il n'a d'autre envie
Que de vous obtenir par la Ceremonie;
Quand on est à son âge, on a l'esprit bien fait,
Et penser autrement seroit un grand forfait.

HORTENSE.

A son âge, Arlequin, on est formé pour plaire.

I. ARLEQUIN.

Il est formé de reste, on n'y peut plus rien faire.

HORTENSE.

Il veut donc m'épouser?

I. ARLEQUIN.

C'est tout ce qu'il prétend ;
Il n'est pas dégoûté, j'en ferois bien autant.

HORTENSE.

A mon pere, sans doute, il m'aura demandée.

I. ARLEQUIN.

Je suis sûr qu'à ses vœux vous êtes accordée.

HORTENSE.

Ne t'a-t'il point chargé d'une lettre pour moi ?
Que je serois charmée...

I. ARLEQUIN.

Oh vraiment je le croi.
La voilà...

HORTENSE.

Donne donc.

I. ARLEQUIN *à part.*

La pauvre malheureuse !
Elle n'est pas encor en époux connoisseuse.

HORTENSE *lisant la lettre.*

Soyez sensible à mon ardeur,

Je vous adore, belle Hortense.

Ah ! qu'il débute bien ! peut-on mieux s'exprimer ?
Et comment le connoître, & ne le pas aimer !

Elle lit.

Soyez sensible à mon ardeur,
Je vous adore, belle Hortense ;
Daignez m'accorder votre cœur,

Qu'il soit le prix de ma constance.

Il l'a depuis long-tems, & le merite bien.

I. ARLEQUIN *à part.*

Je demeure immobile, & je n'y conçois rien.

Hortense continuant de lire.

Pour couronner les plus beaux feux
Qu'au plûtôt l'himen nous unisse,
Et rendez pour toujours heureux
Le tendre, & l'amoureux FABRICE.

Hortense d'un air étonné.

Quoi, Fabrice, pour moi ta donné cette lettre?

I. ARLEQUIN *sur le même ton.*

Oui Fabrice en vos mains m'a dit de la remettre.

HORTENSE.

Fort bien... aurois-je pû jamais le soupçonner!

I. ARLEQUIN.

Et la réponse...

HORTENSE.

Attens, je vais te la donner.

I. ARLEQUIN.

Grace au Ciel, j'ai rempli dignement mon office.

HORTENSE *frappant Arlequin, dit:*

Porte cette réponse à l'aimable Fabrice.

I. ARLEQUIN.

Je n'y manquerai pas. Belle reception!
Me voilà bien payé de ma commission.

SCENE V.

FABRICE, I. ARLEQUIN.

FABRICE.

As-tu rendu ma lettre ?

I. ARLEQUIN.

Oui, votre affaire est faite.

FABRICE.

Ah que dans ce moment mon ame est satis-faite !

T'a-t-elle bien reçû ?

I. ARLEQUIN.

Comme elle le devoit.

Ah ! si vous aviez vû, comme elle s'exprimoit !

FABRICE.

Ma lettre l'a charmée, elle est d'un si beau stile.

I. ARLEQUIN.

En mots passionnez votre plume est fertile.

FABRICE.

Il faut en convenir, j'écris bien tendrement.

I. ARLEQUIN.

Sur-tout rien n'est si beau que le commence-ment,

Et vos expressions l'ont si fort réjoüie,

Que la belle en mes bras s'est presque éva-noüie.

FABRICE.

Ah! que je suis content!

I. ARLEQUIN *contrefaisant Hortense.*

Que mon sort est heureux!

J'ai pû, m'a-t-elle dit, faire naître ses feux?
A ma felicité, non rien n'est comparable.

FABRICE.

A tes soins obligeans je suis trop redevable;
Et ma reconnoissance ici doit éclater,
De ce que je te dois rien ne peut m'acquitter,
Tiens, prens ces deux ducats.

I. ARLEQUIN *les prenant avidement.*

Vous vous mocquez je pense,

Je sers sans interêt.

FABRICE.

Qu'a dit la belle Hortense?

Continue...

I. ARLEQUIN.

Est-il vrai qu'il me veut épouser?

Oui, je viens de sa part, pour vous le proposer,
Votre possession fait sa plus chere envie;
A cet aimable objet, quand me verrai-je unie?
Oui de tous les mortels c'est le plus accompli,
Que je l'aime, Arlequin, qu'il est bien fait, joli!
Il sera tout mon bien, & toute ma ressource.

FABRICE.

Je ne sçais où je suis ... tiens, prens toute la bourse.

I. ARLEQUIN.

Je vous suis obligé.

FABRICE.

Poursuis, cher Arlequin.

I. ARLEQUIN.

Du billet amoureux, lorsqu'elle a lû la fin,
Tout à coup son visage a changé.

FABRICE.

Qu'est-ce à dire?

I. ARLEQUIN.

Un peu de patience, & je vais vous instruire.

FABRICE.

A-t-elle fait réponse?

I. ARLEQUIN.

Oh très-exactement.

FABRICE.

Ne la refuse pas à mon empressement,
Satisfais aux desirs de mon ame éperduë...

I. ARLEQUIN.

La voulez-vous, Monsieur, comme on me la renduë?

FABRICE.

Oui, n'en suprime rien.

I. ARLEQUIN.

Je ne suis pas si sot.

Il le bat.

FABRICE.

Ah! coquin!

I. ARLEQUIN.

La voilà sans en obmettre un mot.

Il s'en va.

SCENE VI.

FABRICE *seul.*

JE sçaurai me venger d'une telle insolence ;
Et voilà, m'a-t-il dit, la réponse d'Hortense.
Me voir par un valet de la sorte outragé !
Non, je ne puis penser qu'elle l'en ait chargé ;
Mais il revient. . .

SCENE VII.

II. ARLEQUIN, FABRICE.

FABRICE *voyant Arlequin, se retire & vient par derriere le battre.*

FAquin apprens à me connoître,
On ne maltraite pas impunément un maître.

II. ARLEQUIN *un moment seul.*

De tant d'honnêtetés j'ai lieu d'être confus,
Les étrangers ici sont assez bien reçus.

SCENE VIII.

II. LELIO, II. ARLEQUIN.

ARlequin d'où viens-tu ? de toi j'étois en peine.

II. ARLEQUIN.

Je viens d'être roffé.

II. LELIO.

Toi?

II. ARLEQUIN.

La chofe eft certaine.

II. LELIO.

Qui peut t'avoir battu?

II. ARLEQUIN.

N'en foyez point furpris;
C'eft peut-être, Monfieur, la mode du païs.

II. LELIO.

Je ne te croirai point, quoique tu puiffe dire.

II. ARLEQUIN.

Rien n'eft pourtant plus vrai, j'en jure.

II. LELIO.

Tu veux rire!

II. ARLEQUIN.

Oui da! pour badiner, je prendrois bien mon tems;
Les coups qu'on m'a donnez font fort divertiffans.
Si j'avois eu le tems de tirer ma flamberge..:

II. LELIO.

Je ne veux plus, au moins, refter dans cette auberge,
Il faut chercher ailleurs.

II. ARLEQUIN.

Vous avez bien raifon;
Je pourrois affommer l'Hôte de la maifon.

II. Lelio.

Je le crois.

II. Arlequin.

Il me prend par mon endroit ſenſible.

II. Lelio.

Il faut tout oublier.

II. Arlequin.

Il ne m'eſt pas poſſible;
Et je m'en ſouviendrai même après mon tré-
pas.

II. Lelio.

Fais le venir ici.

II. Arlequin.

Ne vous en flatez pas,
S'il paroît à mes yeux je le reduis en poudre.

II. Lelio.

Je te l'ordonne.

II. Arlequin.

Non, je ne puis m'y réſoudre,
Monſieur, frappez vous-même.

II. Lelio.

Il faut le contenter.
Hola!

SCENE IX.

SCAPIN, II. LELIO, II. ARLEQUIN.

Scapin.

Vous venez donc encor pour m'inſulter?

Ne vous avisez pas de me chercher querelle,
Mes garçons sont tous prêts, & si je les appelle,
Sous leurs bras vigoureux craignez de succomber,
Une grêle de coups sur vous pourra tomber.

II. ARLEQUIN *à Lelio.*

Laissez-moi satisfaire un couroux legitime,
Dans son sang odieux je veux laver son crime.

SCAPIN.

Je les ferai venir, modere tes fureurs,
J'y cours.

II. LELIO *arrêtant Scapin.*

Monsieur Scapin, je vais loger ailleurs,
Vous ne meritez pas qu'un homme de ma sorte
Daigne rester chez vous.

II. ARLEQUIN.

Non, le diable m'emporte:
J'aimerois cent fois mieux loger dans les enfers,
Que chez ce Tavernier; l'homme le plus pervers,
Le plus grand scelerat qu'ait produit la nature:
Un fripon, qui m'a fait la plus cruelle injure,
Le plus déterminé des insignes larrons,
Et pour dire encor plus, voleur de macarons.

II. LELIO.

C'en est assez. Scapin, vous avez dû m'entendre,
Ma Valise est chez vous, il viendra la reprendre,
Je n'y retourne plus. ... *Il s'en va.*

SCENE X.

SCAPIN, II. ARLEQUIN.

SCAPIN.

VOus me ferez plaisir.

II. ARLEQUIN.

Nous te donnons congé.

SCAPIN.

C'étoit mon seul desir.

II. ARLEQUIN.

Entens-tu malheureux ? nous quittons ta gargotte.

SCAPIN.

Tant mieux.

II. ARLEQUIN.

Si j'y reviens, je veux bien qu'on me frotte.

SCAPIN.

Et si je t'y reçois, je veux être berné.

II. ARLEQUIN.

Tais-toi, distributeur de vin empoisonné.

SCAPIN.

Arlequin finissez, faites-moi cette grace.

II. ARLEQUIN.

Non, ne l'espere pas.

SCAPIN.

Mon ami, je me lasse,
Et si j'entens encor tous vos beaux complimens....

II. ARLEQUIN.

Hé bien que feras-tu ?

SCAPIN.

J'appellerai mes gens.

II. ARLEQUIN.

Tout bien consideré, la colere est mal saine ;
J'en tomberois malade, il n'en vaut pas la peine.

SCAPIN.

Je n'ai qu'à dire un mot, ils feront leur devoir.

II. ARLEQUIN.

Non, ils n'ont qu'à rester, je ne veux pas les voir.

SCAPIN *saluant Arlequin.*

Je suis votre valet.

II. Arlequin veut fraper Scapin qui se retourne.

SCAPIN *continuë.*

Que prétendez-vous faire?

II. ARLEQUIN.

Moi ? rien, je gesticule.

SCAPIN *riant.*

Adieu, point de colere.

Il s'en va.

II. ARLEQUIN *un moment seul.*

Tu dois remercier ma pacifique humeur,
Tu ne rirois pas tant, si j'avois plus de cœur.

SCENE XI.

LEANDRE, II. ARLEQUIN.

LEANDRE.

LElio me surprend, son procedé me blesse :
Croit-il impunément manquer à sa promesse ?
Je vengerai ma sœur, & de sa trahison
Avant la fin du jour il me fera raison.
J'aperçois son valet, & dans cet instant même
Je prétens le punir de son audace extrême;
Je sçais qu'il a tenu des discours insolens.

Il bat Arlequin.

Aprenez à parler, m'entendez vous ?

Il s'en va.

II. ARLEQUIN.

J'entens.

On m'assomme de coups, qu'elle ville maudite !
Mais il revient je crois, ah fuyons au plus vîte,

Il s'en va.

SCENE XII.

I. LELIO, I. ARLEQUIN, *qui survient un moment après*

I. LELIO.

OU court donc Arlequin, qui le fait fuïr ainsi ?
Je voulois lui parler.

ARLEQUIN.

I. ARLEQUIN *entrant sur la Scene.*

Ah! Monsieur vous voici,
Serviteur.

I. LELIO.

D'où viens-tu?

I. ARLEQUIN.

N'en soiez point en peine.

I. LELIO.

Pourquoi courir si fort? crois moi, réprens haleine.

I. ARLEQUIN.

Je n'en ai pas besoin, car je n'ai point couru;
Qu'avez vous fait depuis que je ne vous ai vû?

I. LELIO.

Je suis impatient de revoir Leonore.

I. ARLEQUIN.

Vous l'aimez donc toujours?

I. LELIO.

Que dis-tu? je l'adore.
Des feux pareils aux miens, ne s'éteignent jamais;
Et ce ne feroit pas connoître ses attraits,
Que de porter ailleurs un infidele hommage.

I. ARLEQUIN

Je ne vous croyois pas si constant, & si sage.
Mais voici Leonore.

SCENE XIII.

LEONORE, I. LELIO, I. ARLEQUIN.

I. Lelio.

Ah, Madame, c'eſt vous!
Je goute, en vous voyant, les plaiſirs les plus doux.

Leonore.

Evite ma fureur, fuis loin de ma preſence;
Après ton froid accueil quelle eſt ton eſperance?
Il m'en ſouvient toujours, & de ſemblables traits,
D'un cœur tel que le mien ne s'effacent jamais.
Je ne vois plus en toi qu'un ingrat, qu'un parjure.
Qui m'avoit inſpiré la flame la plus pure;
Et qui par ſes mépris me force d'étouffer
Des feux, dont la raiſon me fera triompher.

I. Lelio.

Quel ſoudain changement, & par quelle infortune...

I. Arlequin *à Lelio.*

Cette femme, Monſieur, eſt ſujette à la lune.

I. Lelio.

De mon étonnement j'ai peine à revenir,
Madame, quels propos, oſez vous me tenir?

A ce prompt changement aurois-je dû m'attendre ?

LEONORE.

Tu feins, ingrat, tu feins de ne me pas entendre.

I. ARLEQUIN *a Leonore.*

D'une explication nous avons grand besoin.

LEONORE.

Des discours de tantôt Arlequin est témoin,
Ce n'est pas sans raison que je suis irritée,
Et tu ne sçais que trop comment il ma traitée.

I. ARLEQUIN.

Je le sçai, dites-vous ?

LEONORE *à Lelio.*

Crois-tu me désarmer ?
Non, non, je te haïs plus que je n'ai sçû t'aimer.
De mon juste dépit, de l'excès de ma haine,
C'est te donner perfide, une preuve certaine.

Elle rentre.

I. LELIO.

Pour me traiter ainsi, quelles sont ses raisons ?

I. ARLEQUIN.

Monsieur, il faut la mettre aux petites maisons,
Elle est folle à lier.

I. LELIO.

Juge de ma surprise,
Sans avoir mérité...

SCENE XIV.

SCAPIN, I. LELIO, I. ARLEQUIN.

SCAPIN *portant une Valise, la place entre Lelio & Arlequin, & dit ensuite :*

Voilà votre Valise.

I. LELIO *regardant Arlequin.*

T'appartient-elle ?

I. ARLEQUIN.

A moi ? fy donc, vous plaisantez :
Ne connoissez-vous pas, Monsieur, mes facultez ?
Vous sçavez comme moi, que semblable à ce sage,
Je porte tout mon bien, & tout mon équipage.
Elle est plûtôt à vous.

I. LELIO.

Je n'en demande rien.

I. ARLEQUIN.

Scapin, vous ménagez assez mal votre bien.
La liberalité pour le coup est trop grande ;
Vous donnez un repas, sans qu'on vous le demande ;
De ce précieux don, vous n'êtes pas content,
D'une Valise encor, vous nous faites present ?

I. LELIO.

Il se fera mépris, il faudra la lui rendre.

I. Arlequin *prend la Valise & l'emporte.*
S'il la veut, au logis, il viendra la reprendre.

SCENE XV.

CHRISANTE, I. LELIO,

I. Lelio.

De me justifier il ne m'est pas permis,
On me traite d'ingrat! quel crime ai-je commis?
De reproches cruels Leonore m'accable!

Chrisante *parlant à Lelio qui ne l'écoute pas.*

Monsieur, l'occasion est pour moi favorable,
J'ai deux mots à vous dire.

I. Lelio *sans apercevoir Chrisante.*

Et loin de m'ecouter
Elle ne daigne pas un moment s'arrêter.

Chrisante.

Ma fille ma chargé.....

I. Lelio.

Ma constance est connuë,
Mais quelqu'un contre moi vous aura prevenue.

Chrisante.

Accordez-moi l'honneur....

I. Lelio.

Plus je veux m'éclaircir,
Et moins auprès de vous je puis y reussir,
Vous cherchez un pretexte à rompre votre chaîne,

CHRISANTE.

Quel pretexte, Monsieur, voulez vous que je prenne?

I. LELIO.

Quand vous me soupçonnez....

CHRISANTE.

Qui? moy vous soupçonner!

Je n'ai garde, Monsieur.

I. LELIO.

J'ai beau m'examiner,

Je ne suis point coupable.

CHRISANTE.

Il s'agit d'une affaire....

I. LELIO.

Et vous vous obstinez vainement à vous taire.

CHRISANTE.

Je vous parle, Monsieur...

I. LELIO.

Je ne puis plus souffrir

Cet injuste silence, il faut tout découvrir.

CHRISANTE.

J'y consens, & c'est là le sujet qui m'amene.

I. LELIO.

Elle m'a donc choisi pour l'objet de sa haine?

CHRISANTE.

Elle ne vous hait point... *à part.* Son Esprit est troublé.

I. LELIO.

D'un plus affreux tourment pouvois-je être accablé?

CHRISANTE *un moment à part.*
C'est ma foy bien répondre à ce que je propose !
Il en a dans la tête une assez forte dose;
Oüi, c'est un insensé : son pere quoi que vieux
Est du moins raisonnable, & me conviendra mieux. *Il sort.*

SCENE XVI.

I. LELIO, I. ARLEQUIN.

I. ARLEQUIN.

LA valise au logis est surement placée;

I. LELIO *continuant de parler seul.*

D'une telle action mon ame est trop blessée,
Je ne meritois pas un si dur traitement.

I. ARLEQUIN.

A qui Diable en a t-il?.. Monsieur dans ce moment
Vôtre beau frere vient...

SCENE XVII.

I. LELIO, I. ARLEQUIN, LEANDRE.

I. LELIO *embrassant Leandre.*

Vôtre sœur, cher Leandre,

LEANDRE.

Je veux bien oublier ce que vous m'avez dit.

I. LELIO.

Moy ! vous ni pensés pas, quoi, j'aurois pu vous dire...

LEANDRE.

Suffit : à cet himen si votre cœur aspire,
Vous me verrez ardent à couronner vos feux.

I. LELIO.

Que ne vous dois-je pas! vous comblez tous mes vœux.
Mon sort dépend de vous.

LEANDRE *à Arlequin.*

Tu n'es plus en colere.

I. ARLEQUIN.

Je ne le suis jamais, quoi qu'on puisse me faire;
(*à part*) Que me demande-t'il ?

LEANDRE.

Franchement, mon garçon,
Je suis mortifié de ces coups de bâton. ...

I. ARLEQUIN.

Vous en avez reçû ? cet afront vous regarde;
Mais faites comme moi, je n'y prens jamais garde.

I. LELIO.

Que dites-vous Leandre ?

LEANDRE.

Arlequin a bon cœur,
Il vous est attaché, vous sert avec ardeur.

I. Lelio.

Votre sœur, cher ami, doute de ma constance ;
Pour me justifier d'un soupçon qui m'offense,
Je veux la voir.

Leandre.

Vos vœux vont être satisfaits,
Je me charge du soin de faire votre paix.
Adieu, cher Arlequin, au moins point de rancune,
Je suis de tes amis.

Ils entrent chez Leonore.

SCENE XVIII.

I. ARLEQUIN *seul.*

CEt homme m'importune :
De tous ses complimens je ne sçais que penser,
Que veut-il donc me dire, & pourquoi m'embrasser ?
Je n'ai jamais de lui reçu tant de caresses ;
Mais j'aimerois bien mieux qu'il me fit des largesses ;
Pour gagner mon estime, il n'est que ce moyen ;
Il me caresse fort, & ne me donne rien.



SCENE XIX.

II. LELIO, I. ARLEQUIN.

ARLEQUIN *le prenant pour son maître.*

QUoi ! déja de retour ? quelle affaire vous presse ?
Doit-on se séparer si-tôt d'une maitresse ?

II. LELIO.

Comment ! vous badinez ? courage notre ami.

I. ARLEQUIN.

Fort bien, continuez, vous badinez aussi.

II. LELIO.

J'entens, tu veux parler de l'aimable inconnuë ?

I. ARLEQUIN.

Moi ? non, que dites vous ?

II. LELIO.

Je ne l'ai point revûë.

I. ARLEQUIN.

Quelle inconnuë ?

II. LELIO.

Hé quoi, ne t'en souviens-tu pas ?
Celle, en qui j'ai trouvé de si puissans appas,
Dont les charmans regards ont penetré mon ame.

I. ARLEQUIN.

Je ne sçais ce que c'est, quelle est donc cette femme ?

II. LELIO.

Tu t'en es aperçû toi-méme ce matin:
Ses attraits m'ont touché; je t'avouë Arlequin,
Qu'elle a trouvé d'abord le secret de me plaire.
Au pouvoir de l'amour on ne peut se soustraire;
Je sens trop que ce Dieu sur nos cœurs a des droits,
Et qu'il faut tôt ou tard se soumettre à ses loix.

I. ARLEQUIN.

De qui me parlez-vous, Monsieur?

II. LELIO.

De l'inconnuë;
Qui tantôt par hazard s'est offerte à ma vûë.

I. ARLEQUIN.

Je ne la connois point, & je vous parle moi,
De celle qui bientôt recevra votre foi;
De Leonore enfin.

II. LELIO.

De qui? de cette folle,
Que je ne puis souffrir?

I. ARLEQUIN.

Elle a votre parole;
Vous devez l'épouser, & vous l'avez promis
A son frere Leandre, il est de vos amis.

II. LELIO.

Ne me parle jamais de la sœur ni du frere,
Arlequin, leur nom seul irrite ma colere;
Mon aimable inconnuë est faite pour charmer,

Et c'eſt l'unique objet que mon cœur puiſſe
aimer.

Il s'en va.

I. ARLEQUIN *un moment ſeul.*

Au diable l'inconnuë, il ne parle que d'elle ;
L'amour aſſûrement lui trouble la cervelle,
Il dit que ce matin, j'ai vû cette beauté,
Ce merveilleux objet dont il eſt enchanté,
Il ne ſçait ce qu'il dit.

SCENE XX.

I. LELIO, I. ARLEQUIN.

I. LELIO *ſortant de la maiſon de Leonore.*

Que ma joie eſt extrême !
J'ai détruit les ſoupçons de la beauté que j'aime,
Je jouis à préſent du plus parfait bonheur.

I. ARLEQUIN *à part.*

Je veux voir s'il perſiſte encor dans ſon erreur.

à Lelio.

Connoiſſez-vous toujours cette aimable inconnuë ?
Là, ce joli tendron dont votre ame eſt feruë,
Et dont vous vantez tant les graces, les appas ?

I. LELIO.

A cette queſtion je ne m'attendois pas ;
La belle Leonore a toute ma tendreſſe.

I. ARLEQUIN.

Vous ne brûlez donc plus pour cette autre maîtreſſe ?

I. Lelio.

Pour qui ?

I. Arlequin.

Pour ce minois si joli, si mignon,
Qui vous a tout à coup fait perdre la raison.

I. Lelio.

Cesse de plaisanter, Leonore est calmée,
Non jamais, Arlequin, je ne l'ai tant aimée.
Tout conspire à la fois à ma felicité,
Elle ne doute plus de ma fidelité.
Et son frere sensible au beau feu qui m'anime,
Promet de nous unir par un nœud legitime.

Il s'en va.

I. Arlequin *un moment seul.*

Enfin de l'inconnuë il n'est plus question,
Elle n'entretient plus sa folle passion.
Que le Ciel soit loué, maintenant je respire.
Tout franc je ne sçavois que penser, ni que dire;
Que les maîtres sont fous! qu'ils sont capricieux!
Ma foy, tout bien pesé, nous valons cent fois mieux.

SCENE XXI.

II. LELIO, I. ARLEQUIN.

I. Arlequin.

Il vient, il n'a pas fait une longue retraite;
Hé bien mon cher patron, votre paix est donc faite ?

II. LELIO.

Avec qui ?

I. ARLEQUIN.

La réponſe eſt comique ma foi !

II. LELIO.

Que viens-tu me conter, te moques-tu de
moi ?

I. ARLEQUIN.

Enfin vous avez donc appaiſé Leonore ?

II. LELIO.

Il eſt devenu fou... tu m'en parles encore ?
Cependant, tu le ſçais, je te l'ai défendu,
Quand on boit trop de vin....

I. ARLEQUIN.

Qui, moi ? je n'ai point bû ;
Car depuis que Scapin, cet Aubergiſte aimable,
Cet illuſtre Traiteur, cet homme incompa-
rable,
A pour nous aprêté ces macarons exquis,
Je fais diette, Monſieur.

II. LELIO.

Songe à ce que tu dis.
Le ſcelerat Scapin merite qu'on l'aſſomme.

I. ARLEQUIN.

Ah ! vous avez grand tort, car c'eſt un hon-
nête homme.
Je ſerois un ingrat digne de châtiment,
Si j'oſois avec vous en parler autrement ;
Mais revenons de grace à la chere maîtreſſe,
Car vous ſçavez pour vous combien je m'in-
tereſſe,

Le beau frere a pris soin de la désabuser ?
Une belle se laisse aisement appaiser.

II. Lelio.

Il persiste toujours dans son extravagance ;
Que je te plains mon cher ! mais va, prens patience,
On trouvera peut-être un remede à ton mal,
J'y ferai mes efforts ; mais par quel sort fatal
As-tu, de la raison, si-tôt perdu l'usage ?
Que t'est-il arrivé ?

I. Arlequin.

Par là morbleu j'enrage.
Quoi, lorsque je vous dis que notre ami Scapin
Est un garçon d'honneur, qui donne de bon vin ;
Et que je vous demande encor si le beau-frere,
A pour vous de sa sœur fait cesser la colere ;
Si bien-tôt de l'himen vous serrerez les nœuds,
Si Leonore enfin, est sensible à vos feux ;
Vous me traitez de fou : l'injure est trop criante.

II. Lelio.

Son accès est plus fort, & son délire augmente.

I. Arlequin *s'emportant.*

Hé bien, répondez donc ?

II. Lelio *se reculant.*

Comme il roule les yeux !

I. Arlequin *s'emportant plus fort.*

Voulez vous bien parler ?

II. LELIO.

Il devient furieux;
Ma présence peut-être irrite sa folie,
Il faut le laisser seul.

Il s'en va.

I. ARLEQUIN.

La méprise est jolie!
Il croit injustement mon bon sens offensé,
Mais mon maître lui-même a le cerveau blessé.

Il s'en va.

SCENE XXII.

LISETTE *seule.*

MEs yeux pour Arlequin n'auroient-ils plus de charmes?
Son peu d'empressement fait naître mes allarmes,
Porteroit-il ailleurs son hommage & sa foi?
Il me néglige trop, à peine je le voi,
Et malgré mon amour, sans doute le volage,
Epris d'un autre objet, de ses nœuds se dégage;
Mais il vient, parlons lui.



SCENE XXIII.

II. LELIO, II. ARLEQUIN, LISETTE.

LISETTE *tire Arlequin par le bras & en le menaçant, dit :*

TU ne te presses pas,
Mais moi, je te répons que tu m'épouseras.

Elle s'en va.

II. ARLEQUIN.

Moi, je l'épouserai ? que la donzelle est vive !
Parbleu je ne crois pas que ce malheur m'arrive.

II. LELIO.

Sur toi cette personne a-t-elle quelque droit ?

II. ARLEQUIN.

Hélas, Monsieur, si-tôt qu'une fille me voit,
De m'avoir pour époux il lui prend fantaisie,
Mes appas en sont cause.

II. LELIO.

Hé bien ta maladie
Est-elle un peu passée ? es-tu moins agité ?

II. ARLEQUIN.

Ma maladie, à moi ? Monsieur, en verité
Vous rêvez en parlant, je ne suis point malade.

II. LELIO.

Je te vois plus tranquille, & je me persuade
Que ce ne sera rien.

II. ARLEQUIN.

Oh je l'espere aussi.

II. LELIO.

Je l'avouë, Arlequin, tu m'as mis en souci,
Mais ta tête à présent me paroît assez saine;
Il faudra, mon ami, te faire ouvrir la veine,
Car je crains...

II. ARLEQUIN.

Vos conseils ne sont pas des meilleurs;
Me saigner, dites-vous, pourquoi?

II. LELIO.

Pour tes vapeurs.

II. ARLEQUIN.

Je n'en eus de mes jours.

II. LELIO.

Cela t'est nécessaire.

II. ARLEQUIN.

Je ne sens point de mal, & je n'en veux rien faire.

II. LELIO.

Il le faudra pourtant... fais descendre Scapin.

II. ARLEQUIN.

De le revoir encor aurai-je le chagrin?
Daignez me l'épargner, j'entens peu raillerie.

II. LELIO.

Nous ne demeurons plus dans son Hôtellerie,
Il faut bien retirer ma Valise.

II. ARLEQUIN.

D'accord,
Mais puis-je de sens froid soutenir son abord?

II. LELIO.

Va donc.

SCENE XXIV.

SCAPIN, II. LELIO, II. ARLEQUIN.

II. ARLEQUIN *après avoir frappé au Cabaret.*

APproche ici, cuisinier détestable.

SCAPIN.

Arlequin est toujours d'une humeur agréable.

II. ARLEQUIN.

Oui, de toi, de ta race, ennemi capital,
Jusqu'au dernier soupir je te voudrai du mal.

SCAPIN.

De ces bons sentimens j'admire la noblesse.

II. LELIO.

Cessons de vains discours, Scapin, le tems me presse;
Rendez à mon valet ma Valise.

SCAPIN.

J'entens;
Nous allons disputer.

II. ARLEQUIN.

Depêchons, je l'attens.

SCAPIN.

Tu l'attendras long-tems.

II. LELIO.

Je veux qu'on me la rende;

SCAPIN.

Si c'étoit Arlequin qui m'en fit la demande,
Le connoissant badin, railleur, malicieux,
J'en rirois ; mais, ma foy, je prens mon sérieux,
Et je me fâcherai, si cela continuë,
Car vous étiez présent lorsque je l'ai renduë.

II. LELIO.

Moi ?

SCAPIN.

Vous-même, Monsieur.

II. ARLEQUIN.

Je ne puis plus souffrir ;
Je créve dans ma peau.

II. LELIO.

C'est assez discourir,
Et puisque je vous ai confié ma Valise,
Je prétends que sur l'heure, elle lui soit remise ;
Fais la rendre Arlequin, je t'en laisse le soin.

Il s'en va.

II. ARLEQUIN.

Mon maître à ton avis est donc un faux témoin ?

SCAPIN.

Pour me faire enrager, ils sont d'intelligence.

II. ARLEQUIN *criant.*

La Valise.

SCAPIN.

Arlequin je perdrai patience.

II. ARLEQUIN *plus fort.*

La Valise.

SCAPIN.

Tais-toi, tu cherches ton malheur.

II. ARLEQUIN.

Rens la moi donc.

SCAPIN.

Encore?

II. ARLEQUIN.

Au voleur, au voleur.

SCAPIN.

Tu te feras rosser.

II. ARLEQUIN *le frappant,*

Je brave ta menace.

SCAPIN.

Je vais donc t'en convaincre, & punir ton audace. *Ils se battent.*

SCENE XXV.

SCAPIN, II. ARLEQUIN, FABRICE.

FACRICE *suivi d'une troupe d'Archers montrant Arlequin aux Archers.*

Saisissez Arlequin.

UN ARCHER.

En prison, en prison.

II. Arlequin bat les Archers, qui l'enlevent à la fin.

SCAPIN.

Il le merite bien, car c'est un grand fripon.

Fin du second Acte.

ACTE TROISIE'ME.

SCENE PREMIE'RE.

HORTENSE *seule.*

MON cœur eſt accablé d'une douleur mortelle,
Lelio ſe marie, ô funeſte nouvelle!
Mon pere dans l'inſtant vient de me l'annoncer,
Je m'aperçois trop tard qu'il n'y faut plus penſer....
Cependant ce matin, quand il t'a rencontrée,
Hortenſe, tu croyois ta conquête aſſurée.
Ses regards ſur les tiens attachez fixement,
D'un triomphe ſi beau, me flattoient vainement.
Mais je le vois... hélas! ma foibleſſe redouble,
Et je ne ſens que trop que ſon aſpect me trouble.
Reſterai-je en ces lieux? je n'oſe y conſentir,
Fuyons... non, je ne puis me reſoudre à partir,
Parlons lui.

SCENE II.

II. LELIO, HORTENSE.

II. LELIO.

Quel objet se presente à ma vûe ?
Je ne me trompe pas, c'est ma belle inconnuë.
Puisqu'un heureux hazard l'offre encor à mes yeux,
Profitons d'un moment pour moi si précieux.

Il saluë Hortense.

Ne, ne me refusez pas, Madame, l'avantage
De rendre à vos appas le plus sincere hommage.

HORTENSE.

Je ne sçais que répondre à ce discours flatteur.

II. LELIO.

Il est, n'en doutez point, d'accord avec mon cœur,
Tels sont les sentimens que vous avez fait naître,
Et que l'on doit former en vous voyant paroître.

HORTENSE *à part.*

Je n'aurois jamais pû me le persuader. . .

II. LELIO.

Que dites-vous ?

HORTENSE.

Monsieur, peut-on vous demander

Si

Si l'himen va bien-tôt couronner votre flame ?
Quand vous mariez-vous ?

II. LELIO.

Me marier, Madame !
J'ai jusques à présent gardé ma liberté,
Et mon cœur jouissoit de sa tranquilité,
Nul objet ne m'avoit encor rendu sensible,
J'ose vous l'assurer.

HORTENSE.

Cela n'est pas possible.

II. LELIO.

Madame, à mes dépens vous vous divertissez.

HORTENSE.

Je le sçai, Lelio.

II. LELIO.

Quoi, vous me connoissez ?

HORTENSE.

Vous en êtes surpris ?

II. LELIO.

Oui, c'est avec justice,
Et je ne croyois pas...

HORTENSE *à part.*

D'où lui vient ce caprice ?

haut.

La feinte est inutile, on n'est que trop instruit
De votre himen prochain, il fait assez de bruit :
Pour n'en pas convenir, la conquête est trop belle ;
Elle vous fait honneur.

II. LELIO.

De qui me parle-t-elle ?

Daignez vous expliquer, je suis dans l'embarras.

HORTENSE.

L'aimable Leonore...

II. LELIO.

Ah! ne m'en parlez pas!
Leonore, sur moi n'étend point son empire,
Pour un plus digne objet mon tendre cœur soupire:
Au penchant qui l'entraine il se laisse emporter,
Et sent trop qu'à l'amour il ne peut resister.

HORTENSE *à part.*

Que voi-je? il me regarde, il soupire, il s'agite.

II. LELIO.

Vous détournez les yeux, vous semblez interdite?

HORTENSE *à part.*

M'aimeroit-il? mais non, je cherche à m'abuser,
Il aime Leonore, & la doit épouser:
Mon pere me l'a dit, je n'y dois plus prétendre.
Pourtant il me regarde avec un air bien tendre,
Je ne sçais plus qu'en croire ... il m'aime assurement.
On ne se trompe point aux regards d'un amant.

II. LELIO.

Dites-moi votre nom?

HORTENSE.

La demande est plaisante!
Vous ne connoissez plus la fille de Chrisante,

Hortense ? (*à part*) Il est troublé...

II. LELIO.

Pour la premiere fois,
Belle Hortense, l'amour me soumet à ses loix.
Je n'avois pas encore éprouvé sa puissance,
Et mes premiers soupirs vous doivent leur naissance;
Si d'un tendre retour mon cœur étoit flaté,
Quel sort seroit égal à ma felicité ?

HORTENSE.

Qu'entens je, vous m'aimez ? que cet avœu m'enchante!

II. LELIO.

Oui, je vous jure ici l'ardeur la plus constante.

HORTENSE.

Cependant Leonore...

II. LELIO.

Ah! c'est trop m'outrager,
A prononcer ce nom, qui peut vous engager ?
Faut-il par des sermens...

HORTENSE.

Non, je vous en dispense,
Il suffit, je vous crois.

II. LELIO.

Vous seule, belle Hortense,
Triomphez de mon cœur, & pouvez l'enflamer.

HORTENSE.

Mais ce n'est pas assez, Lelio, de m'aimer,
Ce n'est que par l'himen, si ma main vous est chere,

Que vos vœux empressez m'obtiendront de
mon pere.

II. LELIO.

Où logez-vous ?

HORTENSE *montrant sa demeure.*

Comment ! vous pouvez l'ignorer ?
C'est ici ma maison, faut-il vous la montrer?

II. LELIO.

Je vous verrai dans peu ; trop heureux si ma
flame
Peut obtenir le prix qui seul flate mon ame.

HORTENSE.

Adieu, cher Lelio, pressez votre retour,
C'est par l'empressement qu'on juge de l'amour.

Il la remene.

II. LELIO.

Tu triomphes amour, & ta gloire est certaine !

SCENE III.

II. LELIO, II. ARLEQUIN.

II. LELIO *appercevant Arlequin dans la Prison.*

Comment, que fais-tu là ?

II. ARLEQUIN.

Qui, moi ? je me promene.

II. LELIO.

Pour être renfermé, qu'as-tu fait, Arlequin ?

II. ARLEQUIN.

Hélas ! je n'ai rien fait, je crois que c'est Scapin,
Cet insigne voleur, qui m'a fait mettre en cage.

II. LELIO.

Et pourquoi donc ?

II. ARLEQUIN.

Ici, c'est sans doute l'usage ?
On vous donne d'abord force coups de bâton ;
Et quelque tems après on vous met en prison.

II. LELIO.

Cet affront m'interesse, & j'en prendrai vengéance.

II. ARLEQUIN.

On ne peut trop punir une telle arrogance.

II. LELIO.

J'irai te réclamer.

II. ARLEQUIN.

Allez, doublez le pas ;
Je vous attens ici, je ne sortirai pas.

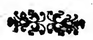
II. LELIO.

Ne t'inquiete point.

Il s'en va.

II. ARLEQUIN.

Morbleu, que je m'ennuie !
C'est un vilain séjour qu'une Conciergerie.



SCENE IV.

CHRISANTE, FABRICE, II. ARLEQUIN, *à la Prison.*

CHRISANTE.

EN vous la refusant, croïez que j'ai raison.

II. ARLEQUIN *soupirant.*

Ohimé!

CHRISANTE.

Mais que vois-je! Arlequin en prison?

FABRICE.

Enfin te voilà donc à couvert, double traître?
Aprens qu'il ne faut pas se joüer à son maître.
C'est moi qui t'ai fait mettre en lieu de sûreté.

II. ARLEQUIN.

Quoi! c'est toi qui m'as fait perdre ma liberté?
Un procédé pareil jamais ne se pardonne;
Et quel droit, quel pouvoir as-tu sur ma personne?

CHRISANTE.

Il parle insolemment.

FABRICE *à Chrisante.*

Hé bien qu'en dites-vous?

CHRISANTE.

Que vous a-t'il donc fait?

FABRICE.

Il m'a chargé de coups.

CHRISANTE.

Vous me surprenez fort, & j'ai peine à vous croire,
Se peut-il qu'un valet ?...

II. ARLEQUIN.

Oh la plaisante histoire !
Qui moi, je t'ai battu ? peux-tu le soutenir ?

FABRICE.

J'en garderai toujours le triste souvenir.

II. ARLEQUIN.

Ecoute, vieux penard, carcasse inanimée,
Affreux épouvantail, figure mal formée,
Tu ne joüiras pas long-tems de mon malheur;
J'exercerai bien-tôt sur toi mon bras vengeur.
Par avance, déja je me fais une fête,
De te briser les os, de te casser la tête,
D'une juste fureur je me sens embraser;
Et je serai content, si je puis t'écraser.

Il rentre.

FABRICE.

Ah quel impertinent, m'insulter de la sorte !

CHRISANTE.

Il ne menage rien, sa colere est trop forte,
Et je ne reviens point de mon étonnement:
Il doit être puni, mais très-severement...

SCENE V.

I. ARLEQUIN, FABRICE, CHRISANTE.

I. ARLEQUIN *à Fabrice.*

ME ferez-vous long-tems attendre après mes gages?
Il faut me les payer avec les arrerages,
Si non, un bon procès va m'en faire raiſon.

FABRICE.

Qui t'a ſi promptement fait ſortir de priſon?
Par quel ordre....

I. ARLEQUIN.

Arlequin, n'a jamais de ſa vie,
Habité la priſon. Parlez mieux, je vous prie,
Et ſans tant raiſonner payez-moi s'il vous plaît.

FABRICE.

Eſt-ce une illuſion?

CHRISANTE.

Je ſuis tout ſtupéfait,
Je t'ai vû tout à l'heure en priſon.

I. ARLEQUIN.

C'eſt un conte,
Et je ne fus jamais couvert de cette honte.

à Fabrice.

Si vous ne me payez, pour vous moriginer,
Moi, je vais ſur le champ vous faire empriſonner;

Vieux

Vieux hibou ! vieux coquin !

Il s'en va.

FABRICE *à Chrisante.*

Voyez comme il me traite,
Qui peut l'avoir si-tôt tiré de sa retraite ?

CHRISANTE.

Le geolier indiscret l'aura laissé sortir.

FABRICE.

C'est moi qui le premier y devois consentir.

SCENE VI.

FABRICE, CHRISANTE, II. ARLEQUIN.

II. ARLEQUIN *à la Prison.*

TE voilà donc encor ici, vilain satire ?

FABRICE.

Oh ma foi, pour le coup, je ne sçais plus que dire.

CHRISANTE.

Mes yeux me trompent-ils ?

II. ARLEQUIN.

Canailles, dites-moi
Serai-je ici long-tems ?

FABRICE.

C'est un démon, je croi.

II. ARLEQUIN *à Fabrice.*

Et toi maudit barbon, débile créature,

Qui m'as donné pour gîte une prison obscure ;
Ne crois pas que j'oublie un si cruel afront ;
Pour toi le châtiment ne peut être assez prompt :
Je sortirai bientôt de ce séjour funeste,
L'espoir de la vengeance est le seul qui me reste. *Il rentre.*

CHRISANTE.

Il ne vous promet pas un trop bon traitement.
Craignez, craignez l'effet de son ressentiment ;
On doit tout redouter d'un valet temeraire.

SCENE VII.

I. ARLEQUIN, CHRISANTE, FABRICE.

I. ARLEQUIN *à Fabrice.*

VOus ne voulez-donc pas me payer mon salaire ?

CHRISANTE *tremblant.*

Fabrice, le voici, que vient-il demander ?

I. ARLEQUIN *à Fabrice.*

Je viens vous avertir, que je vais, sans tarder,
Me plaindre à la justice.

FABRICE.

Il en fera de belles !

I. ARLEQUIN *à Fabrice.*

Mon ami vous aurez dans peu de mes nouvelles. *Il s'en va.*

CHRISANTE.

C'est un enchantement.

FABRICE.

Il a le diable au corps,
Tantôt il est dedans, tantôt il est dehors;
Cela ne se fait point sans quelque sortilege.

CHRISANTE.

Ici les prisonniers ont un beau privilege.

SCENE VIII.

II. ARLEQUIN *à la Prison*, CHRISANTE, FABRICE.

II. ARLEQUIN.

TOujours ces deux magots s'offriront à mes yeux?
Ah! que n'ai-je un canon pour le pointer sur eux! *Il se retire.*

SCENE IX.

CHRISANTE, FABRICE, I. LELIO *qui survient.*

I. LELIO.

SEnsible à mon ardeur, l'aimable Leonore,
Repond à mes desirs; mon pere, je l'adore,
Et fais tout mon bonheur de vivre sous ses loix.

FABRICE.

J'approuve ton amour, j'aplaudis à ton choix!

I. LELIO

Que ne vous dois-je point!

Voïant venir Leonore.

SCENE X.

LEONORE, I. LELIO, CHRISANTE, FABRICE.

I. LELIO.

Venez, venez Madame,
Prendre part à la joie, où se livre mon ame.
Mon pere, dont je viens d'obtenir l'agrément,
Fait un heureux époux du plus fidele amant.

LEONORE.

Que de tant de bontez, je suis reconnoissante!
Vous me verrez toujours soumise, obéïssante,
Prompte à suivre les loix d'un pere respecté,
Je ne me reglerai que sur sa volonté.

FABRICE.

Vous me faites pleurer, embrassez-moi, ma chere,
Et songez que bientôt je veux être grand-pere.

I. LELIO.

Nous vous obéïrons.

FABRICE.

Allez, mes chers enfans;

Puisse le Ciel sur vous verser tous ses présens!

I. Lelio entre avec Leonore dans sa maison.

SCENE XI.

CHRISANTE, FABRICE.

FABRICE.

Lelio se marie, & moi, mon cher Chrisante,
Je n'obtiendrai donc point la beauté qui m'enchante?
Le veuvage pour moi devient un triste état,
Je ne puis plus long-tems garder le célibat:
Votre fille a grand tort de faire la rebelle.
A refuser ma main, pourquoi s'obstine-t'elle?

CHRISANTE.

Fabrice, elle est trop jeune, & vous êtes trop vieux.

FABRICE.

Vous me tenez toujours des discours ennuïeux...

SCENE XII.

I. LELIO, CHRISANTE, FABRICE.

FABRICE *à Lelio.*

Tu t'absentes déja, quelle en est donc la cause?

A remplir tes souhaits lorsque tout se dispose;
Devrois-tu t'éloigner?

II. LELIO.

Est-ce à moi, s'il vous plaît,
Que ce discours s'adresse?

FABRICE.

A toi-même.

CHRISANTE.

En effet
Il falloit plus long-tems lui tenir compagnie;

FABRICE.

Cette prompte retraite est assez impolie;
Je blâme comme lui ton peu d'empressement.

II. LELIO *à part.*

Avec moi ce vieillard, en use librement.

à Fabrice.

De qui me parlez-vous? faites vous mieux entendre.

CHRISANTE.

Cependant son langage est facile à comprendre,
Et Leonore doit se plaindre, avec raison;
Vous venez dans l'instant d'entrer dans sa maison,
A sortir brusquement, quel sujet vous engage?
Seriez-vous mécontent de votre mariage?

FABRICE.

Leonore est aimable, & ne merite pas
Qu'un époux si cheri néglige ses appas;
Sa puissance sur toi devroit être absoluë,

II. Lelio *à part le premier vers.*

De tout le monde ici cette femme est connuë.
Pour elle vivement vous vous interessez,
Et sans doute vos soins en sont récompensez;
J'en suis vraiment charmé.

Fabrice.

Nous parlions de ta nôce...

II. Lelio.

Vous faites tous les deux un fort joli négoce;
Mais demeurez ici: pour vous desabuser,
Vous allez voir l'objet que je veux épouser.

Il frape à la porte d'Hortense.

SCENE XIII.

HORTENSE, II. LELIO, CHRISANTE, FABRICE.

II. Lelio.

Pour vous prouver l'excès de l'ardeur qui me presse,
Hortense, je suis prêt à remplir ma promesse.
Acceptez vous ma main?

Hortense.

J'en fais tout mon bonheur,
Un don si précieux peut seul flater mon cœur.

II. Lelio *à Fabrice & Chrisante.*

Allez dire à présent à votre Leonore,

Que la charmante Hortense est celle que j'adore,
Et que de notre himen vous êtes les témoins ;
Croyez-moi, désormais, employez mieux vos soins.

Il entre avec Hortense chez elle.

SCENE XIV.

FABRICE, CHRISANTE *se regardent sans rien dire.*

CHRISANTE.

Quoi deux fois en un jour, votre fils se marie ?
Le voilà dans le cas de la Polygamie.

FABRICE.

De son sort votre fille a disposé sans vous,
Et sans vous consulter elle prend un époux.

CHRISANTE.

Je suis tout interdit ; quel est donc ce mistere ?

SCENE XV.

I. LELIO, FABRICE, CHRISANTE.

I. LELIO *sortant de la maison de Leonore.*

Mon pere avez-vous fait avertir le Notaire ?
Des clauses du Contrat il faudroit convenir ;
Si j'osois vous prier de le faire venir ?

Excusez, je devrois l'aller chercher moi-même,
Mais je ne puis quitter le cher objet que j'aime,
Daignez vous en charger & ne differez point.

FABRICE.

Oui, j'irai, mais il faut m'éclaircir sur un point.

I. LELIO.

Volontiers.

FABRICE.

Apprens-moi si c'est pour Leonore
Ou pour Hortense?

I. LELIO.

Et quoi, vous en doutez encore?
J'épouse Leonore, & vous le sçavez bien;
Je vous l'ai dit tantôt.

Il rentre.

FABRICE.

Moi, je ne sçais plus rien;
Il faut assurément que le diable s'en mêle.

CHRISANTE.

L'avanture m'étonne & n'est pas naturelle.

FABRICE.

Ce que je viens de voir confond mon jugement.

SCENE XVI.

II. LELIO, CHRISANTE, FABRICE.

II. LELIO *sortant de la maison d'Hortense.*

Belle Hortense, je suis à vous dans un moment,

Il faut que je termine une affaire pressante.

CHRISANTE *à Fabrice.*

Il sort de ma maison.

FABRICE.

Oh pour le coup, Chrisante ;
Ma cervelle se tourne.

II. LELIO.

Ah ! Messieurs, vous voici !
Je ne m'attendois pas de vous revoir ici.
Jugez de la douleur qui déchire mon ame,
Je m'arrache à regret de l'objet de ma flame.
Hortense le permet, mais dans quelques instans,
Je reviens, animé des feux les plus constans,
Déplorer à ses pieds une absence cruelle,
Et lui jurer cent fois une ardeur éternelle.

Il s'en va.

SCENE XVII.

SCAPIN, CHRISANTE, FABRICE.

SCAPIN *à Fabrice.*

Monsieur, de votre fils je suis peu satisfait,
Il en agit fort mal.

FABRICE.

Que vous a-t-il donc fait ?

SCAPIN.

Il me doit un repas, ordonné par lui-même ;
Et ne veut point payer.

FABRICE.

L'injuftice eft extrême.

SCAPIN.

Son valet Arlequin ofe me foutenir
Qu'il ne l'a point reçû... Mais je le vois venir,
Vous l'entendrez jafer.

SCENE XVIII.

I. ARLEQUIN, SCAPIN, CHRISANTE, FABRICE.

I. ARLEQUIN.

Bon jour, Seigneur Fabrice,
Je viens de me pourvoir contre vous en juftice;
Dès demain au plus tard vous êtes affigné,
Et bientôt à payer vous ferez condamné.

Embraffant Scapin.

Ah te voilà, Scapin! c'eft un Traiteur infigne;
Oui, de tous les honneurs fon art l'a rendu digne.
Qu'il m'a bien regalé!

FABRICE *à Scapin.*

De quoi-donc te plains-tu!
Il ne difpute rien.

SCAPIN.

Je fuis tout confondu!

SCENE XIX.

I. LELIO, I. ARLEQUIN, SCAPIN, CHRISANTE, FABRICE.

I. LELIO *sortant de chez Leonore.*

Vous ne répondez point à mon impatience,
Mon pere, je me plains de votre négligence;
Quand viendra le Notaire ? & pourquoi differer
Le bonheur le plus grand où je puisse aspirer ?
Autant que moi du moins, Leonore empressée...

FABRICE *à Chrisante.*

Il n'épouse plus l'autre.

CHRISANTE.

Il change de pensée.

I. LELIO.

Bon jour, mon cher Scapin : il est mon créancier,
Je lui dois un repas, & je vais le payer.

Il lui donne de l'argent.

SCAPIN *à Fabrice.*

O l'heureux changement ! je n'ai plus rien à dire,
Et Monsieur votre fils n'est plus dans son délire.

I. LELIO *à Arlequin.*

Et la valise ?

I. ARLEQUIN.

Elle est en lieu de sureté.

I. LELIO.

Où ?

I. ARLEQUIN.

Dans mon cabinet ; Scapin, en verité
Je ne l'ai point ouverte, & je vais te la rendre.

SCAPIN.

Tu n'as qu'à la garder, je ne veux point la prendre.

I. ARLEQUIN.

Tu me la donnes donc ?

SCAPIN.

Elle n'est point à moi.

I. ARLEQUIN.

Va toujours, Arlequin se souviendra de toi.

I. LELIO *à Fabrice.*

Je rentre, finissez au plûtôt cette affaire.

I. ARLEQUIN *à Fabrice.*

Obéïssez-nous donc, vous ne voulez rien faire.

Ils entrent chez Leonore.

SCENE XX.

FABRICE, CHRISANTE, SCAPIN.

FABRICE.

Scapin vous accusiez mon fils injustement.

SCAPIN.

Il n'étoit pas tantôt du même sentiment ;
Et s'il faut qu'avec vous librement je m'explique,

Pour plus d'une raison je le crois lunatique.

CHRISANTE.

Il ne se trompe pas, je suis de son avis,
Et Scapin, entre nous, connoît bien votre fils.

SCENE XXI.

II. LELIO, II. ARLEQUIN, CHRISANTE, FABRICE, SCAPIN.

II. LELIO.

Viens, mon pauvre Arlequin, dissipe tes allarmes.

II. ARLEQUIN.

Ma chere liberté, que vous avez de charmes!
Et que je m'ennuyois dans ce cachot maudit!
Mais vous m'avez tiré de mon obscur reduit,
Je n'oublirai jamais les bontez de mon maître.
Le triste logement! mais que vois-je paroître?
L'aspect de ces vieillards & du fourbe Scapin,
Rallume mon couroux, redouble mon chagrin.
Fuyez, ou dans l'instant ma fureur implacable,
Envoye au noir Pluton ce Trio détestable.

SCAPIN.

Arlequin, d'où te vient cette mauvaise humeur?
Pourquoi changer si-tôt?

II. ARLEQUIN.

Retire-toi, voleur.
Rends-nous notre valise.

SCAPIN.

Elle n'est pas perduë;

Ne te souvient-il plus que je te l'ai renduë ?
Tu viens de l'avouer.

II. ARLEQUIN.

Il n'est rien de plus faux.

CHRISANTE.

Nous en sommes témoins.

II. ARLEQUIN.

Oui, des témoins manceaux.
à Lelio montrant Fabrice.

Monsieur, vous voyez bien ce grand sexagenaire ?
Il m'a fait arrêter, je vais vous en défaire...

II. LELIO.

Non attens, Arlequin. (*à Fabrice*) Dites-moi, s'il vous plaît,
Avez-vous quelque droit, Monsieur, sur mon valet ?

FABRICE.

Toi-même, oses-tu bien me tenir ce langage ?
A ton tour apprens-moi le motif qui t'engage,
A prendre dans un jour deux femmes à la fois ?
Crois-tu qu'impunément on viole les loix ?
Je suis las à la fin d'éprouver ton caprice.
Pour un homme de bien, on reconnoît Fabrice,
Et lorsque je me vois par toi deshonoré,
D'une juste douleur je me sens penetré.

II. LELIO.

Fabrice est votre nom ? ah ! vous êtes mon pere!

FABRICE.

Oui vraiment, je le suis : à ce qu'a dit ta mere.

II. LELIO.

Vous voyez Lelio.

FABRICE.

La grande nouveauté!

II. LELIO.

Oui, je suis Lelio, ce fils si regreté
Qu'a toujours poursuivi la fortune cruelle,
Depuis qu'il a quitté la maison paternelle.

FABRICE *embrassant Lelio.*

C'est toi, mon fils! le Ciel te rend donc à mes vœux?
Soutenez-moi Chrisante...

II. ARLEQUIN *l'embrassant.*

O! jour trois fois heureux!

CHRISANTE.

Fabrice, rappellez vos sens...

FABRICE *revenu.*

Mon cher Chrisante,
Où suis-je! quel objet à mes yeux se presente?
Du plus parfait bonheur le Ciel m'a donc comblé?
Le voilà ce cher fils, dont je vous ai parlé,
Dont la trop longue absence a causé mes allarmes,
Et qui tarit enfin la source de mes larmes.

II. ARLEQUIN *à Fabrice.*

Mon cher pere, excusez si ma brutalité
A manqué de respect à la paternité.

FABRICE *à Arlequin.*

Pardonne les transports qu'excitoit ma colere;
Dans

Dans mon aveugle erreur je t'ai pris pour ton frere.

II. ARLEQUIN.

Ah! que m'aprenez-vous ? quoi ! mon frere est vivant ?

FABRICE.

Oui, mon cher Arlequin, il te ressemble tant,
Qu'il n'est entre vous deux aucune difference.

II. ARLEQUIN.

Je pourai donc encor joüir de sa présence ?

II. LELIO.

Puis-je aussi me flatter de retrouver le mien ?

FABRICE.

Il est prêt à former un aimable lien :
Au gré de ses desirs un heureux himenée
Au sort de Leonore unit sa destinée.

II. LELIO.

Mon pere, permettez que j'aille l'embrasser.

Il entre chez Leonore.

II. ARLEQUIN.

Pour aller voir le mien puis-je trop me presser?

FABRICE.

Je ne te retiens pas.

II. ARLEQUIN *à Fabrice.*

Pardon, si je vous laisse :
Si je suis incivil, accusez ma tendresse ;
Un doux penchant, Monsieur, m'entraîne auprès de lui ;
Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.

Il s'en va.

SCENE XXII.

FABRICE, CHRISANTE, SCAPIN.

FABRICE.

POur mon fils & pour lui la charmante entrevûë !

SCAPIN.

De tous ces incidens la cauſe m'eſt connuë :
Nous prenions l'un pour l'autre, & nous n'avions pas tort,
Mais enfin grace au Ciel ! nous voilà tous d'accord.

CHRISANTE.

On peut en les voyant aiſément s'y méprendre.
à Fabrice.
Le retour de ce fils a lieu de vous ſurprendre.

FABRICE.

Je croyois que la Parque avoit tranché ſes jours,
Mais le Ciel favorable en protege le cours :
Quelle joïe en mon cœur, ſa préſence fait naître!



SCENE XXIII.

I. LELIO *sortant de la maison de Leonore ;*
FABRICE, CHRISANTE. SCAPIN.

FABRICE *à Lelio.*

Te voilà bien content ?

I. LELIO.

Oui, plus qu'on ne peut l'être.
Mon frere est de retour : dans ces heureux momens,
Jugez de nos transports, de nos embrassemens ;
Nous avons ressenti des plaisirs veritables,
Nous serons désormais toujours inséparables.

SCAPIN *regardant Lelio.*

Ce sont les mêmes traits qui viennent nous fraper,
Je le donne au plus fin à ne s'y pas tromper.

I. LELIO.

Du retour de mon frere autant que moi ravie,
Leonore en ressent une joïe infinie ;
Mais je ne puis rester plus long-tems sans le voir,
Une tendre amitié m'impose ce devoir.

Il rentre chez Leonore.

FABRICE.

Il cede aux sentimens qu'inspire la nature,
Rien ne peut l'arrêter ... ô l'heureuse avanture!
Jamais ...

SCENE XXIV.

I. ARLEQUIN, FABRICE, CHRISANTE, SCAPIN.

I. ARLEQUIN *sortant de chez Leonore.*

TOut favorise aujourd'hui mes desirs.
Mes amis, partagez mon bonheur, mes plaisirs.
Je viens de voir mon frere : ah ! morbleu que je l'aime !
Qu'il est mignon, gentil ; c'est un autre moi-même.

SCAPIN.

Attens, explique-toi, je vois bien Arlequin ;
Mais je ne sçai lequel ?

I. ARLEQUIN.

Je suis le citadin.
Nous avons l'un pour l'autre une égale tendresse,
Et nous nous sommes faits mainte & mainte caresse,
Nous nous sommes baisez & mille, & mille fois ;
Mon cher frere, ai-je dit, est-ce toi que je vois ?
Oui, m'a-t-il répondu, c'est moi, mon petit frere ;
A mes yeux, à mon cœur, que ta présence est chere !

Embrassons-nous encor... Volontiers;Mais dis-moi,
Qui de nous est l'aîné ? Je n'en sçais rien ma foi.
As-tu bien de l'argent ? Pas le sou, je te jure...
Et toi ? Je suis très-sec, c'est moi qui t'en assure.
Frere, digne de moi, nous sommes bien jumeaux,
Semblables par les traits, en facultez égaux;
Aimes-tu le fromage ? Ah ! j'en suis idolâtre !
Es-tu gourmand ? Beaucoup. As-tu l'humeur folâtre ?
On ne peut davantage ... Aimes-tu le bon vin ?
Oui... Tu peux te vanter d'être un bon Arlequin.

SCENE XXV. & derniere.

FABRICE, I. ARLEQUIN, CHRISANTE, SCAPIN, II. LELIO.

II. LELIO *qui survient.*

ENfin à mes souhaits le sort n'est plus contraire,
Je retrouve en ce jour, & mon pere & mon frere.
Non le Ciel qui près d'eux daigne me rappeller,
D'un plus parfait bonheur ne pouvoit me combler.

A mon frere aujourd'hui Leonore s'engage;
Mon pere, permettez qu'un double mariage,
Avec la belle Hortense, assure mon bonheur.

FABRICE *à part.*

Ouf! qu'entens-je?

CHRISANTE.

Je suis sensible à cet honneur,
Et lorsque vous voulez entrer dans ma famille,
Je me crois...

II. LELIO.

Quoi, Monsieur, Hortense est votre fille?

CHRISANTE.

Oui, Monsieur, c'est de moi qu'elle a reçû le jour.

II. LELIO *à Chrisante.*

Favorisez mes feux, aprouvez mon amour.

CHRISANTE.

Fabrice, y consent-il?

FABRICE.

Oui, je veux bien me rendre;
Je la cede à mon fils, n'osant plus y prétendre.

I. ARLEQUIN *à Lelio.*

Vous allez être époux: j'en suis parbleu ravi!
Je veux en même tems me marier aussi,
Lisette attend ma main avec impatience,
Je vais la lui donner.